

Article

« Conception et interprétation en géographie humaine »

Orlando Ribeiro

Cahiers de géographie du Québec, vol. 6, n° 11, 1961, p. 5-37.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/020343ar>

DOI: 10.7202/020343ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

CONCEPTION ET INTERPRÉTATION EN GÉOGRAPHIE HUMAINE

par

Orlando RIBEIRO

directeur du Centre d'Études géographiques, Université de Lisbonne,
professeur invité, Institut de géographie, Université Laval, Québec.

ABSTRACT

Human geography is torn between two tendencies : the ecological tendency examines man in interrelation with the natural environment, the chorological tendency places the accent on the changes which man has produced in the landscape. Man, in this sense, is a genuine geographic factor. There are two extreme positions : one tends to point out the role of determinism of the natural environment, the other seeks « the key to geographical explanation » in the culture of man. By means of examples taken in part from his own research, the author, while according an essential place to culture in geographical interpretation, draws attention to the fact that culture itself is explained in large part by its genetic environment. For example, one could not imagine the peasant cultures of l'Asie verte and the ideal of nomad and urban life of l'Asie fauve — marked by the imprint of Islam — being interchanged, the one for the other.

The expansion of peoples of western civilization, first of all, and then the ubiquity of industrial civilization, appear to contradict an ecological conception of the relation between man and environment. But the industrial revolution itself was favored by a combination of conditions that man was able to exploit and that explains the rise of western and central Europe, just as the lack of the conditions explains the technological immobility of the Mediterranean.

Research into ecological correlations is not the essence of human geography. Human geography ought to remain « the description and interpretation » of the human elements of the landscape, of regions, and of continents. Its fundamental method remains observation. Spiritual factors, biological factors, superior forms of economic life, and social structures are not of interest to human geography except in so far as they are evident in the physiognomy of areas. The interpretation, with delicate gradations as in all the social sciences, ought to be based simultaneously on the « influences of the environment » and on the resources of the culture of a given people. It thereby reflects both determinism and the freedom of choice in all human behaviour.

I. LA PLACE DE L'HOMME DANS LA GÉOGRAPHIE

Comme les Sciences naturelles, auxquelles l'apparentent son esprit et ses méthodes, la Géographie est science d'observation, observation d'un lambeau de terre où tout paraît fixe ou bien d'une étendue marine mouvante, l'un et l'autre situés sous un ciel qui se transforme selon les saisons et qui peut, en quelques heures, changer complètement de visage. Qu'il se place sur un sommet d'où la vue s'étend au loin, ou qu'il multiplie les itinéraires, le géographe cherche à surprendre, décrire et interpréter les formes du paysage, leurs ressemblances et leurs oppositions, à distinguer les régions marquées d'une même tonalité, à

délimiter contours ou zones de transition. L'avion, par son vol à haute altitude et sa vitesse, permet d'observer de vastes ensembles et de passer rapidement d'une région à une autre. Mais seul un observateur qui parviendrait à s'élever jusqu'à voir, en écartant les nuages, la rotondité de la terre, pourrait embrasser d'un seul coup d'œil les grandes unités terrestres définies par le contour des terres et des mers, par l'ossature générale du relief et par les zones que l'obliquité variable des rayons solaires dessine en bandes grossièrement parallèles, par l'intermédiaire des différents climats et de tout ce que ceux-ci commandent ou influencent. La carte supplée à l'insuffisance de la vision humaine et, en exprimant et en résumant observations et mesures, elle peut seule fournir ces grandes vues d'ensemble.

La présence humaine demeure inaperçue à l'observateur qui se place à cette échelle. Avec ou sans l'homme, tous les aspects évoqués seraient les mêmes. D'ailleurs, il est absent de la plus grande partie du globe : sur mer (en dehors des routes de navigation, des grandes zones de pêche et d'une bande au large des littoraux peuplés), sur terre, au sommet des montagnes élevées, dans les régions gelées et sur la plus grande partie des déserts et de la forêt équatoriale. Les régions habitées n'occupent pas plus de 87 p. 100 des terres émergées et du quart de la surface totale du globe. L'interprétation des formes du relief, des variations climatiques, des modifications corrélatives du tapis végétal et des conditions de vie animale, obligent à chaque instant le géographe à remonter à un passé plus ancien, beaucoup plus ancien parfois que l'apparition à la surface du globe d'une des espèces les plus récentes. Il existe donc une géographie purement physique ou *naturelle* qui s'applique à la majeure partie de l'espace terrestre et du déroulement de son histoire. C'est pourquoi il serait aussi absurde de faire de l'homme le pivot de la géographie que de minimiser son action dans la plupart des régions et des paysages continentaux.

En effet, à l'échelle de l'observation directe, celle que le géographe pratique habituellement, les formes dues à l'action de l'homme sont à chaque pas sensibles. Ce sont elles bien souvent qui concourent le plus à individualiser certains territoires, à créer des contrastes, à tracer des limites, en un mot à doter certains espaces terrestres d'une *personnalité* qui les transforme en régions. Si cette action s'exerçait selon les lois du *déterminisme*, c'est-à-dire sous l'action « d'influences naturelles nécessaires et prévisibles »¹ rien n'opposerait la Géographie humaine à une Géographie naturelle d'où l'homme serait absent ou exclu. Il serait, comme la plante ou l'animal, soumis et confiné à son *habitat*, ses actions se dérouleraient entre d'étroites et claires limites. La Géographie, en cherchant à établir des corrélations dans l'espace et en étudiant la répartition des phénomènes, ne se serait pas trouvée devant un nouveau sujet, troublant par ses modes d'action imprévisibles.

L'homme, quel que soit son niveau de civilisation, crée, invente, découvre, et cet héritage d'initiatives, obscurément constitué et enrichi, lui permet de trouver à ses problèmes des solutions variées, complexes, inattendues. Quelque

¹ PINCHEMEL, *Géographie et déterminisme*, dans *Bull. de la Société belge d'Études géographiques*, tome XXVI, 1957, pp. 211-225.

chose de nouveau s'introduit ainsi dans la Géographie, qui contraste avec le caractère des relations que l'on voit s'établir entre les éléments naturels. Il suffit de comparer, par exemple, les corrélations de mieux en mieux définies qu'on reconnaît aujourd'hui entre, d'une part, les formes du relief et, d'autre part, la structure, l'état d'avancement du cycle d'érosion et les conditions climatiques, avec la grande incertitude qui enveloppe les causes pouvant amener le peuplement à se concentrer ou à se disséminer, ou même à passer, selon les époques, d'un type à l'autre dans une même région.

C'est principalement à cet élément d'imprécision qu'on doit les controverses sur les limites, le contenu et l'orientation de la Géographie, controverses depuis longtemps dépassées dans d'autres branches issues de ce même tronc d'où sortent les sciences de la Terre et de la Nature. Il s'agit là d'une raison intrinsèque, dérivée des caractères même des faits étudiés. Mais il en existe une autre, venue des formations diverses reçues par les géographes et de l'empreinte particulière qu'elles impriment inévitablement dans l'esprit de ceux qui se consacrent à ce domaine d'étude.

Dans le système actuel d'éducation, il existe une séparation toujours plus marquée entre formation scientifique et formation littéraire. Quand celle-ci était à la base de toute éducation et que l'appareil *technique* des sciences, moins facilement accessible, était encore peu développé, il était possible à un Gœthe, l'un des plus grands écrivains de tous les temps, de s'intéresser à la théorie des couleurs, d'aider à la création de l'anatomie comparée des vertébrés et de prendre parti dans la controverse sur le transformisme ; à un Alexandre de Humboldt d'introduire dans son *Essai de description physique de l'Univers*² des chapitres pénétrants à propos de l'influence de la contemplation de la nature sur la littérature et sur l'art ; à un Darwin faisant le tour du monde, d'inclure dans l'horizon de ses curiosités non seulement toute l'Histoire naturelle, mais encore les us et coutumes des peuples avec lesquels il entraînait en contact ; à un Ratzel de passer de la Zoologie à l'Ethnologie et de celle-ci à la Géographie humaine. Un même esprit pouvait assimiler les problèmes et les méthodes d'étude du monde inorganique et du monde vivant, de l'ensemble de la nature et du domaine des sociétés humaines, et s'appliquer à toutes avec succès. Cette unité de la culture n'existe plus. Une formation surtout scientifique amène certains géographes soit à dédaigner le contenu humain de la Géographie, soit à rechercher en elle un degré de précision et un caractère de nécessité propres aux faits d'ordre physique, mais qui sont illusoires et inexacts partout où l'homme intervient avec ses moyens d'action d'une surprenante variété. Tout comme une formation scientifique insuffisante a contribué à accroître l'incertitude des limites, le manque de sûreté des orientations, et l'imprécision parfois déconcertante avec laquelle sont abordés les problèmes-clefs de cette branche de la Géographie. Elle a aussi mené, trop souvent, dans les études régionales, à substituer à la description exacte et à la recherche des corrélations une accumulation inorganique de faits qui ne respecte pas les rapports qui lient les sujets

² Sous-titre de l'œuvre célèbre, en 4 volumes, intitulée *Cosmos*, immédiatement traduite en français (1846-1859).

abordés. Si bien que la Géographie physique, par son caractère objectif et la plus grande précision de ses méthodes, demeure la base de toute formation géographique, même pour ceux qui veulent se spécialiser en Géographie humaine (on pourrait même dire — surtout pour ceux-là).

La position même de la Géographie humaine est équivoque, certains n'en faisant qu'une des branches de la Géographie et la reliant par conséquent à l'étude des aspects physiques de la surface du globe, d'autres la séparant des Sciences de la Terre pour la rattacher aux Sciences sociales, dont les sujets d'étude sont souvent analogues. On a nommé, avec raison, la Géographie « un carrefour de sciences » et c'est bien, dans l'ensemble, sa périlleuse et attirante position : point de rencontre fécond d'idées et d'orientation de recherche, mais aussi lieu où l'on hésite sur la route à suivre et où l'on risque de dévier hors du chemin le plus sûr.

Le présent essai, bien qu'il reprenne un sujet déjà débattu, peut se justifier en ce qu'il se nourrit non de sa très vaste bibliographie, mais directement des expériences et des réflexions de l'auteur. Sans nier l'intérêt qu'il y aurait à aborder autrement les thèmes de la Géographie humaine (à partir de ses analogies de méthodes et de problèmes avec les Sciences sociales, par exemple), on les prendra ici comme formant une des branches de la Géographie — comme constituant l'autre volet d'une étude qui, si elle négligeait son propre aspect humain, ne parviendrait à tracer qu'un portrait incomplet et donc incompréhensible des lieux décrits, faussant le caractère des régions et la signification des grands ensembles planétaires dans un monde habité par l'homme.

II. TENDANCE ÉCOLOGIQUE

Le développement de la Géographie humaine a été orienté par deux tendances que l'on pourrait appeler *écologique* et *chorologique* et qui étudient les faits humains à la surface de la terre soit en fonction des influences naturelles dont ils portent la marque, soit en fonction de leur action transformatrice sur la région où ils se manifestent. Ces deux attitudes, non seulement différentes mais opposées au point de s'exclure, mènent insensiblement à des tentatives d'explication où la nature ou l'homme jouent un rôle prépondérant. Voilà le « problème central » que la Géographie humaine cherche à résoudre, en un effort incessamment renouvelé et enrichi. Comme il arrive si souvent dans l'histoire de la Science, ce sont les progrès eux-mêmes qui raniment sans cesse une controverse apparemment stérile. Stérile en apparence seulement, car bien souvent des faits rassemblés, jailliront de nouveaux motifs de réflexions et de doutes enrichissants et s'ouvriront à la recherche de nouveaux horizons prometteurs ; jusqu'au moment où un esprit de plus grande envergure, emportant l'adhésion du plus grand nombre et faisant pencher d'un côté la balance, offrira à la recherche des voies plus assurées et lui assignera un plus fécond domaine.

La tendance écologique, en Géographie humaine, s'est développée plus tôt que la tendance chorologique et bien que celle-ci jouisse actuellement de la plus grande faveur, l'orientation initiale a gardé une importance considérable

dans nos études et il est probable qu'elle ne sera jamais laissée complètement de côté. Je vais essayer de résumer les caractères essentiels de ces deux tendances et de montrer, par des exemples, comment, d'une part, l'*explication* (pour autant qu'elle soit possible en cette matière) est presque toujours complexe parce que s'y imbriquent en proportions différentes des éléments issus de la nature ou des types de civilisation, sans qu'il soit permis, dans la plupart des cas, d'isoler un fait premier et déterminant ; comment, d'autre part, ce n'est que par la description et l'interprétation des *aspects humains du paysage* que la Géographie humaine peut se maintenir sur son propre terrain, le circonscrire d'une façon sûre, utiliser avec efficacité ses méthodes pour apporter à la compréhension des problèmes de la terre et de l'homme des contributions de valeur, capables de durer.

L'essentiel de la thèse écologique peut se résumer ainsi : l'homme ne peut être compris que considéré dans son milieu naturel ; il en subit l'influence comme les plantes et comme les autres animaux, qu'il s'y soumette ou qu'il réagisse contre lui. Il fait partie d'une sorte de *biosphère* qui enveloppe le globe et, bien qu'il soit un être pensant doté de moyens d'action exceptionnels, son comportement et ses productions doivent s'expliquer dans une large mesure par l'influence du milieu où il vit. Sa maison est faite de pierres dans les régions calcaires, de bois dans les forêts boréales ; il est pasteur dans la steppe, commerçant au désert, navigateur sur les littoraux bien pourvus en abris, agriculteur dans les grandes plaines alluviales. Partout les formes de civilisation portent l'empreinte des lieux où elles ont éclos, où elles se sont enracinées ou développées.

C'est à cette ligne de pensée, inaugurée par le créateur même de l'*Antropogéographie* (Ratzel, 1882) que se rattachent, entre beaucoup d'autres, Ellen Semple et Huntington, auteurs américains qui ont forcé le sens des concepts exprimés par le Maître allemand. Rien de plus significatif à cet égard que la lecture des premiers paragraphes du livre de E. Semple³ qui commence ainsi : « L'homme est un produit de la surface terrestre ». Sous une forme séduisante, qui cache au lecteur non prévenu l'inconsistance des affirmations, on y enseigne que la nature suggère les solutions, fortifie les muscles, limite les idées et les ambitions et que toutes les expressions de la civilisation, même les plus élevées, en dépendent, puisque dans les paysages aux horizons monotones, même « la religion devient monothéiste et Dieu se fait un et sans rival, comme le sable au désert, ou l'herbe dans la steppe ». Bien des gens ont pris au pied de la lettre ce qui n'était peut-être qu'un manifeste d'école brillant et paradoxal et on n'a que trop écrit pour essayer de montrer l'importance que, dans la vie matérielle comme dans la vie spirituelle, peuvent avoir certaines influences du milieu géographique. La présentation des modes de vie humains, selon leurs cadres climatiques ou leurs relations avec des facteurs naturels : sol, relief, climat ou végétation, que l'on trouve dans tant de manuels élémentaires de géographie, procède de cette façon de voir. Inspiré visiblement par les conceptions de Huntington⁴ qui attribue en particulier au climat des qualités déprimantes

³ *Influences of Geographic Environment*, London, 1911.

⁴ Entre les différents livres de cet auteur, le plus significatif est peut-être *Civilization and Climate*, 1915.

ou stimulantes pour l'énergie humaine, Toynbee ⁵ accorde, dans son interprétation de l'histoire, vigoureuse et documentée, mais dangereusement systématique, un grand rôle aux suggestions ou aux défis de la nature dans la genèse des civilisations. Certaines succombent à la dureté du milieu, d'autres stagnent au milieu des facilités qu'il leur prodigue, quelques-unes seulement soutiennent vigoureusement la lutte et ce sont celles-là qui s'élèvent à un stade supérieur qui leur mérite le nom de *sociétés* ou *civilisations historiques*.

C'est volontairement qu'on a cité un théoricien de l'histoire comme exemple de l'approbation que cette façon de voir a rencontré chez d'autres que les géographes : beaucoup d'ethnologues, de sociologues, d'historiens, de tous ceux qui étudient le comportement collectif de l'humanité, se sont laissés séduire par ce type d'explication. Vivant au sein de la nature, l'homme est en grande exemple de l'approbation que cette façon de voir a rencontrée chez d'autres que prend son évolution. Déjà la fameuse phrase d'Hérodote, « L'Égypte est un don du fleuve », considérait le milieu comme un des éléments d'explication des destinées humaines. Ratzel donne au premier volume de son *Anthropo-géographie* le sous-titre de « Principes d'application de la Géographie à l'Histoire » qui éclaire sa façon d'envisager les choses. Ceux qui se consacrent à l'étude des Sciences humaines demandent en général à la Géographie (quand ils se soucient d'elle) la connaissance du milieu naturel qui conditionne l'homme, en d'autres termes, un moyen d'expliquer, par des « influences naturelles nécessaires et prévisibles » (c'est en ceci que consiste l'essence du *déterminisme*) la variété régionale des manifestations humaines collectives. Dans le champ même de la Géographie, il y a longtemps qu'on oppose à cette manière de voir exemples et discussions, de telle sorte qu'on peut considérer que le *déterminisme géographique*, ou du moins ses formes les plus simplistes et les plus naïves, a la vie plus dure à l'extérieur qu'à l'intérieur de cette discipline.

III. TENDANCE CHOROLOGIQUE ⁶

L'homme contribue à modeler la physionomie des différents lieux qu'il anime de sa présence et que ses œuvres matérielles chargent d'une expression nouvelle. Aux éléments naturels du paysage : relief, climat, végétation spontanée, s'ajoute l'action humaine qui, lorsqu'elle s'exerce longuement ou par l'intermédiaire de densités élevées, y introduit des transformations profondes et des formes entièrement originales. Si, du point de vue économique, l'homme tire au maximum de ce que la nature lui fournit, si l'agriculture est une sorte de rythme naturel du cycle végétatif appliqué par lui aux plantes qu'il a choisies, si l'élevage se fonde en partie sur les habitudes et l'instinct des animaux que l'homme apprend à connaître comme chasseur avant de les dominer comme pasteur, les faits relatifs au peuplement, à la circulation et à l'industrie introduisent

⁵ *A Study of History*, particulièrement les volumes I et II, Londres, 1934. Il existe un résumé commode des six premiers volumes, autorisé par l'auteur.

⁶ Il vaudrait peut-être mieux dire *chorographique* si « Chorographie » au sens de Géographie régionale (c'est-à-dire de Géographie des lieux) n'était pas sortie de l'usage courant.

dans le paysage, sous forme d'agglomérations, de routes, de ports, de pistes d'aviation et de grands groupes industriels, des aspects matériels qui ne sont en aucune façon préfigurés ou suggérés par la Nature.

Cette action de l'homme sur la terre, cette capacité de transformer, c'est-à-dire d'*humaniser* les paysages, se manifeste d'autant plus forte que sont plus efficaces ses techniques d'utilisation de la nature et d'organisation de l'espace. La civilisation, dit Vidal de la Blache⁷ n'est qu'une longue lutte contre les obstacles naturels ; c'est l'empreinte de cette victoire, pouvons-nous ajouter, qui permet de mesurer le degré de civilisation d'un peuple. Depuis que l'homme est homme (l'usage du feu et la fabrication volontaire d'outils sont sans doute les seuls critères sûrs qui permettent de le séparer des grands anthropoïdes auxquels il s'apparente), il tient en main un puissant instrument de transformation de la nature : l'incendie, allumé pour rabattre les animaux vers les pièges, pour défricher les forêts ou pour ouvrir, dans d'inextricables brousses, les espaces nécessaires à l'agriculture itinérante.

Un immense progrès a fait s'accroître, depuis la préhistoire jusqu'à la civilisation industrielle actuelle, ces moyens d'action sur les plantes et les animaux, sur les ressources naturelles, sur les matériaux de construction. L'invention est allée très loin et, par les produits synthétiques, l'homme s'émancipe chaque jour davantage des conditions physiques, en créant des moyens de vie qui résultent essentiellement de l'intelligence et de l'organisation humaines. Les ressources de la technique moderne modèlent des paysages étranges, artificiels, en profond désaccord avec leur cadre naturel. Parmi d'innombrables exemples, on peut citer le gratte-ciel, expression particulièrement achevée de l'américanisme, qui se découpe aujourd'hui sur le paysage de toutes les villes où domine l'influence des États-Unis, qu'il s'agisse d'un climat équatorial où les constructions traditionnelles cherchaient à accroître l'aération, l'ombre et la protection contre les grosses pluies, ou d'un climat froid et neigeux où autrefois la maison comportait d'épaisses parois, de grandes cheminées pour le chauffage et des toits inclinés pour faire glisser la neige. Dans ce type uniforme de construction, les moyens de la technique moderne peuvent réaliser un climat artificiel et l'utilisation de l'espace la plus adaptée à une vie de famille ou de relations. C'est encore à ces moyens techniques qu'on doit l'apparition de villes dans le désert australien pour l'exploitation de l'or, ou au-delà du cercle polaire, soit pour la pêche comme en Norvège, soit pour le trafic maritime, soit pour une agriculture qui représente une victoire sur les conditions naturelles, comme en Sibérie ; c'est à eux qu'on doit encore les progrès de la colonisation israélienne dans une « terre promise » semi-désertique.

On pourrait multiplier les exemples. Personne ne peut nier que les possibilités humaines ont aujourd'hui atteint un niveau qu'on ne pouvait même pas soupçonner lors des débuts de la révolution industrielle. C'est peut-être seulement lorsque, par l'intermédiaire d'une catastrophe brutale intentionnellement provoquée, le monde sut que s'était réalisé le rêve de la désintégration

⁷ *Principes de la Géographie humaine*, Paris 1922, p. 12. Édition posthume ; l'élaboration de ses idées appartient à la fin du xix^e siècle et au début du xx^e.

de la matière, seulement imaginée en théorie par les philosophes grecs, qu'on atteignit le point culminant de cette capacité de transformation. Une vie *rationalisée, planifiée, mécanisée*, s'impose déjà aux trois plus vastes pays du monde (l'U.R.S.S., les États-Unis, le Canada) et s'avance, un peu plus loin chaque année, vers les coins les plus reculés de tous les continents, se substituant aux types régionaux de paysages et de modes de vie. Il est bien vrai que l'homme est le maître du monde, l'emploi de sources d'énergie nouvelles est en train de se généraliser, dont on ne soupçonnait même pas l'existence quand on commença à craindre l'épuisement des réserves de combustibles minéraux, sur lesquels la révolution industrielle s'était d'abord appuyée. Sans l'ombre d'un doute, l'humanité a aujourd'hui à sa disposition des moyens extrêmement puissants de domination de la nature, d'organisation de l'espace, le moyen même d'assurer sa propre destruction. Devant cette puissance que le progrès semble devoir rendre illimitée, que reste-t-il du déterminisme dû aux restrictions de la nature?

Avant même ces dernières et impressionnantes transformations, plusieurs géographes avaient étudié l'homme sous l'angle de l'action qu'il exerce sur les paysages. Brunhes,⁸ auteur d'une tentative de systématisation des « faits essentiels de la Géographie humaine » à la fois ambitieuse et simpliste, considérait l'homme comme un agent qui transforme l'espace par le fait même qu'il habite et qu'il communique avec ses semblables, qu'il exploite le monde végétal et animal, qu'il exerce ses destructions sur les êtres vivants et les choses inanimées. La Géographie humaine devrait donc étudier, essentiellement, les « espaces humains »,⁹ l'expression humaine des paysages dont la description et l'interprétation constitueraient l'essentiel de son objet.

Il est évident que l'homme subit l'action du milieu où il vit et que seule la mise en usage récente de l'énergie mécanique lui a permis de s'en affranchir dans une large mesure. On a calculé qu'au milieu du xx^e siècle, la moitié de l'humanité et les trois quarts du globe ignorent encore les bienfaits de cette énergie ; mais toute technique, si rudimentaire soit-elle, arme l'homme contre la nature. Il ne vit pas entièrement *déterminé* par elle. En choisissant entre diverses solutions possibles celle qui convient le mieux, soutenu par l'héritage de sa civilisation (en donnant à ce mot complexe le sens qui intéresse la Géographie et qui est, selon Gourou¹⁰ celui « d'ensemble des techniques d'exploitation de la nature et d'organisation de l'espace »), l'homme exprime, à travers les formes de paysage qu'il crée ou modifie, sa volonté, son intelligence et sa puissance créatrice. « Actif et passif à la fois », il faut le considérer moins comme un être soumis à son milieu que comme un des agents créateurs de la physionomie des régions, un authentique « facteur géographique », au même titre que le climat ou la position. Cette idée a été exprimée avec force et magnifiquement

⁸ *La Géographie humaine*, 1^{re} édition, 1911. Ce premier « essai de classification positive » a été abandonné par l'auteur lui-même dans ses études régionales comme dans sa *Géographie de l'Histoire*.

⁹ Expression de P. Michotte, *L'Orientation nouvelle en géographie*, Bull. de la Soc. royale belge de géographie, Bruxelles, 1921, n° 1.

¹⁰ *L'Asie*. Paris, 1953, pp. 47-50. Le paragraphe « Civilisation et Géographie humaine » condense les idées originales de l'auteur sur ce sujet.

illustrée par la pensée pénétrante de Vidal de la Blache. Des disciples et successeurs devaient en faire en quelque sorte une autre face de la Géographie humaine. Les œuvres des hommes sont baignées d'indétermination. « Tout ce qui touche à l'homme est frappé de contingence. » La classification des faits en Géographie humaine ne peut s'appuyer sur des « influences géographiques » qui postulent l'action déterminante des conditions naturelles. En adoptant, selon cette ligne de pensée, une position extrême que son rare talent imprègne de séduction, Gourou en vient à considérer la « civilisation » comme « la clef de l'explication en géographie », repoussant à la fois le recours aux influences naturelles déterminantes et aux possibilités variées que l'homme aurait de s'adapter ou de réagir.

Cette manière de voir a trouvé parmi les géographes la plus large audience. D'une part, parce qu'elle donne aux œuvres humaines leur place dans un cadre terrestre qui, sans elles, demeurerait en partie vide, d'autre part parce qu'elle apparaît en même temps que le développement contemporain des techniques de production de l'énergie et de transformation de l'espace. Les cadres géographiques traditionnels se brouillent, les conditions naturelles sont partout surmontées par la volonté humaine. Les transformations récentes du peuplement, qui tendent à concentrer l'homme dans des villes dont certaines atteignent des proportions gigantesques, éloignent la Géographie des œuvres humaines des recherches qui utilisaient, comme point de départ, l'influence des conditions naturelles. Des chercheurs non géographes s'intéressent à cette orientation, comme le montre le récent *symposium* international sur « le rôle de l'homme dans les transformations de la face de la Terre »,¹¹ où s'ajoute à la contribution essentielle des géographes, celle de divers spécialistes des sciences de la Terre et de l'Homme et de leurs applications aux techniques de la vie moderne. C'est sur cette énorme capacité de transformation, dans les villes comme dans les campagnes, depuis la « première grande force utilisée par l'homme » — le feu — jusqu'aux plus complexes techniques industrielles, qu'insiste cet ouvrage.

IV. INDÉTERMINISME DES ACTIONS HUMAINES

Quand on envisage la Géographie humaine au point de vue écologique, ses contours apparaissent imprécis. Jusqu'où pénètrent les influences du milieu, jusqu'où est-il permis de chercher leur reflet dans le comportement collectif de l'humanité? Les œuvres matérielles, les pensées et les sentiments, les productions de l'esprit s'exprimant selon ces formes supérieures que sont l'art et la religion, ne revêtent-elles pas la marque de ces influences? La citation de E. Semple sur la genèse, en quelque sorte *géographique* du monothéisme, montre comment les géographes eux-mêmes n'ont pas toujours eu la prudence de circonscrire leur champ de recherches. Beaucoup de ce qui a été écrit dans cette perspective entre, de même, dans le domaine de l'Ethnologie ou de la Sociologie.

¹¹ *Man's role in changing the face of the Earth*, édité par W. L. THOMAS, jr, Chicago, 1956.

Au contraire, la Géographie humaine considérée du point de vue chorologique voit son terrain d'étude circonscrit aux éléments humains du paysage. Vidal de la Blache en arriva à la définir « science des lieux, non des hommes » et l'effort vain de Brunhes¹² correspond exactement aux mêmes préoccupations. À une Géographie humaine où n'importe quoi trouvait sa place, qui comprenait traditionnellement l'étude des races, des langues, des religions, se substitue ainsi un ensemble de faits liés entre eux, qui sont l'expression d'une vie humaine collective établie sur un coin de terre et matérialisée dans certains aspects du paysage. C'est selon cette direction de recherches que les études sur le peuplement rural, la structure agraire, la localisation des industries, les fonctions des villes, la répartition de la population, ont enrichi la connaissance du globe par celle de toutes les marques que l'homme y imprime. De même que pour comprendre la genèse d'un relief on part d'une phase initiale plus ou moins hypothétique, en reconstituant les étapes de l'évolution pour arriver à l'explication des formes actuelles, de même doit-on tenir compte, dans la description et l'interprétation des paysages modifiés ou créés par l'homme, du passé et de ses transformations si souvent obscures.

Dans cette perspective, les faits de Géographie humaine apparaissent encore moins déterminés. Ce ne sont pas seulement les influences du milieu qui ont conditionné la répartition de l'*habitat*, puisqu'il est passé en Angleterre de la concentration à la dispersion et en Sardaigne de la dissémination à l'agglomération. Ce n'est pas l'existence d'une côte découpée qui explique l'éclosion de la vie maritime : Ratzel lui-même a décrit l'exemple, paradoxal de son point de vue, de la Corse, île consacrée seulement aux tâches de l'agriculture et de l'élevage, où la pêche et la navigation sont insignifiantes. Des sites urbains ont alternativement paru favorables ou défavorables et, à côté de villes qui, comme Rome, ont conservé depuis des millénaires leur pouvoir de rayonnement, d'autres comme Athènes, l'ont perdu pour toujours et certaines se sont éteintes au point qu'il n'en reste que des ruines au milieu d'une solitude dépeuplée, où la vie serait impossible aujourd'hui sans un nouvel effort d'organisation de l'espace.

Tout le mouvement de l'expansion européenne, qui pour la première fois a rendu ubiquistes les traits d'une « civilisation », sous des formes qui gardaient d'ailleurs régionalement une plus ou moins grande originalité, est peut-être le démenti le plus catégorique apporté à ce conditionnement naturel qui jusque-là avait maintenu techniques et habitudes dans les milieux qui leur convenaient le mieux et dont, par conséquent, elles tiraient le plus facilement profit. Pour la première fois dans l'histoire, une même religion, un même alphabet, une même conception de la vie, les mêmes techniques de production de l'énergie, de relations, d'organisation sociale et économique, se sont étendues pratiquement à tout le globe. Elles règnent de façon exclusive en certains lieux, ou se superposent ailleurs à des formes de civilisation indigène qui, toujours plus comprimées entre les mailles d'un filet qui se resserre, risquent d'être, selon les cas et les lieux, isolées par la ségrégation, éliminées ou contaminées ; à moins qu'elles

¹² *Op. cit.* Si cette systématisation était très discutable et peu pratique, elle reposait cependant sur une conception claire des limites de la discipline que l'auteur devait abandonner dans ses publications ultérieures.

ne reçoivent de ce contact revigorant, la possibilité d'exprimer, au moyen de ces nouvelles formes elles-mêmes, quelques-unes de leurs plus anciennes valeurs.

La production s'est accrue et l'on doit reconnaître que les conditions de vie se sont améliorées dans la plupart des cas, que les populations locales bénéficient le plus souvent de ces formes d'organisation auxquelles elles n'auraient pu s'élever par elles-mêmes ; seulement, les profits tirés du progrès ont été fort inégalement répartis, les grands pays ont su s'imposer par leur potentiel économique (basé sur la grande industrie) et par leur puissance politique (basée sur leur force militaire, elle-même fondée aussi sur la grande industrie) et ils ont imposé au monde l'uniformité de leurs modèles, avec une grande indifférence pour les habitudes et les préférences de populations qui, obligées de les accepter, ils s'imaginent ingénument en faire bénéficier.

On paraît ainsi s'acheminer vers une Géographie humaine qui est, pour sa plus grande part, un produit de l'activité de l'homme. Au contraire des grands ensembles écologiques — forêt équatoriale, savane, désert, steppe, forêt boréale, tundra — qui procèdent de la zonation climatique du globe et auxquels on confronte les formes de la vie humaine quand on cherche à les expliquer surtout par leur influence, la Géographie humaine vue sous cette optique paraît se mouvoir dans des ensembles régionaux d'une autre nature, dont l'un se singularise par une capacité d'expansion qui affecte pratiquement tout le globe. Ces ensembles sont les *domaines de civilisation* ; chacun d'entre eux possède sa propre expression matérielle ou, en d'autres termes, son paysage ou sa Géographie humaine. C'est ainsi que se renversent les rapports entre Géographie et Histoire dans l'interprétation du destin de l'Humanité. L'homme n'est pas « un produit de la surface du globe » déterminé et expliqué par le conditionnement naturel qui s'y réalise. Au contraire : la façon dont ses œuvres s'expriment dans le paysage ou, en d'autres termes, sa manière d'utiliser la nature et d'organiser l'espace (ce qui est, au fond, sa façon d'« habiter » la terre) résultant, en majeure partie, de ce patrimoine héréditaire et constamment accru qu'on a l'habitude d'appeler « civilisation ». L'Histoire, c'est-à-dire l'ensemble des vicissitudes de ce patrimoine, conditionne, éclaire, explique la Géographie. À l'inverse de ce que veut faire croire l'illusion déterministe, c'est le destin humain qui modèle la physionomie des régions et leur confère leur personnalité géographique.

V. CIVILISATION ET NATURE

Ainsi se sont modifiées, depuis les premières tentatives de systématisation, les idées directrices de la Géographie humaine. En même temps, le sujet même de cette étude s'est modifié, par les progrès toujours plus grands et plus rapides des techniques d'utilisation de la nature et de domination de l'espace. L'évolution des concepts a accompagné l'évolution des faits et toutes deux favorisent la tendance chorologique au détriment de l'écologique, l'indéterminisme dû aux actions et aux conceptions humaines plutôt que le déterminisme des influences naturelles. C'est pourquoi il n'a pas été possible, après un siècle de recherches

dans le domaine de la Géographie humaine, d'énoncer une seule loi, un seul principe, que des rapports subtils de facteurs locaux ne viennent pas d'une façon quelconque contredire. À l'inverse de la Géographie physique, où l'on applique à chaque pas les notions de causalité, de phases d'évolution, les comparaisons permettant d'établir des analogies de structure et de fonction, qui s'expriment par des ressemblances de formes, tout le domaine des choses humaines se révèle instable, mouvant, rebelle à toute vigoureuse systématisation d'ensemble qui puisse être au moins valable dans le cadre des grandes zones terrestres auxquelles se rapportent si étroitement les faits naturels. En ce sens, il n'existe pas de Géographie humaine générale, car la Géographie générale a surtout un contenu physique et la variété des combinaisons régionales, en ce qui concerne les phénomènes où l'homme intervient, n'a encore paru, à aucun grand esprit susceptible d'être surbordonnée à des rapports nécessaires et prévisibles.

Il est bien sûr pourtant que la nature reste présente. Nier son influence, ce serait nier la légitimité même de la Géographie humaine. Les controverses sur les frontières entre les Sciences, les tentatives plus ou moins heureuses pour délimiter le contenu formel de disciplines voisines, tentatives assez vaines en général, ne détruisent pas le fait, vrai pour tous les domaines de la Science, que tout chercheur a été formé selon certaines méthodes de concevoir, d'élaborer et d'exprimer son travail, qui donnent à celui-ci sa personnalité. La considération du cadre naturel, l'importance attribuée aux rapports avec le monde physique, la présence d'une nature utilisée et dominée, d'un espace occupé et organisé, d'une portion de terre habitée, constituent l'essence même de l'attitude du géographe et la marque de l'originalité de son travail. C'est en ce sens que la Géographie humaine est une branche de la science géographique, une science de la Terre, « des lieux, non des hommes » selon la formule vigoureuse de celui de ses fondateurs qui l'a le plus enrichie en contenu humain ; elle constitue aussi dans une certaine mesure une transition, une tête de pont vers les sciences sociales, dont elle peut contribuer à rendre plus sûres les idées directrices et les méthodes, mais elle en demeure différente par l'esprit et par l'objet. La discussion critique de quelques exemples aidera à comprendre la position adoptée.

Avec une admirable finesse, Gourou¹³ oppose une *Asie fauve* à une *Asie verte*, la première marquée par l'influence de l'Islam « fondée sur la prééminence de l'idéal nomade et de l'idéal citadin et le mépris du paysan et du travail de la terre » ; la seconde par de vieilles civilisations rurales qui permirent l'occupation continue « de contrées paysannes homogènes aussi vastes que des mers ». Opposition de civilisations mais aussi opposition de climats, comme le reconnaît l'auteur lui-même : d'un côté de grands espaces que l'aridité ouvre à la steppe ou au désert, qui favorisent les déplacements pastoraux et obligent les hommes à s'accumuler dans des villes-oasis qui, nourries par une ceinture de jardins arrosés, organisent les vastes espaces vides parcourus par les nomades, en y créant un réseau de pistes animées par l'attraction de leurs bazars ; de l'autre, le domaine des moussons, où l'abondance de l'eau, en permettant d'assurer une irrigation continue sur de vastes fonds alluviaux, nourrit une agriculture minutieuse à haut

¹³ *Op. cit.*, pp. 85-86.

rendement qui sert elle-même de fondement à des relations sociales organisées autour des communautés d'intérêts et de services, constituées par les villages. Là se sont maintenus des rites et des cultes agraires que l'auteur, avec raison, rapproche de ceux des antiques civilisations rurales de la Méditerranée, et qui ont résisté tenacement à la force d'expansion de l'Islam. Car, pendant que les deux grandes civilisations de l'Asie des moussons se forgeaient un idéal d'isolement qui les menait à repousser comme avilissant tout contact avec l'étranger, le monde mouvant des caravanes s'ouvrait précocement au commerce et aux contacts pacifiques, mais était aussi agité par des vagues de fanatisme et d'ambition, créatrices des grands empires de la steppe et du désert. Quelle part faut-il faire au climat ou au milieu et quelle part au type de civilisation? A-t-on le droit de choisir, alors que les deux ordres de facteurs paraissent si étroitement imbriqués? « Une civilisation du végétal »¹⁴ comme la civilisation chinoise, ne trouve pas hors du domaine des moussons, des conditions favorables à sa genèse, à son développement et à son expansion. Les préférences musulmanes pour le nomadisme pastoral et les agglomérations urbaines, trouvent justement dans l'Asie fauve le cadre naturel qui convient à leur manifestation et à leur triomphe.

Prenons encore à la Géographie de l'Islam quelques exemples, choisis aux limites de son expansion, pour voir comment l'influence d'une civilisation réagit devant des milieux divers.

La religion musulmane a pénétré d'un côté jusqu'en Malaisie et a atteint de l'autre le canal de Mozambique avant l'époque des navigations portugaises. Les épices de l'Orient, l'or, l'ivoire et les esclaves d'Afrique amenèrent les trafiquants de la steppe et du désert, qui étaient aussi des trafiquants de l'Océan, à organiser à leur profit un réseau commercial maritime appuyé sur des villes côtières. Mais l'Islam ne détruisit pas le substratum d'une vieille civilisation indonésienne, paysanne et maritime, et derrière les villes du littoral africain, qui impressionnèrent tant les navigateurs portugais par leur ressemblance avec celles de la Péninsule ibérique, l'Afrique rurale subsistait intacte, seulement exploitée par des villes qui ne surent ou ne voulurent pas la conquérir.

La domination musulmane qui a recouvert toute la Péninsule ibérique n'a laissé de traces qu'au centre, à l'Est et au Sud, là où les Maures se défendirent pied à pied et stoppèrent les rapides progrès du début de la Reconquête; ceux-ci ne furent possibles que dans les régions humides où un produit forestier — la châtaigne — et une agriculture moins pauvre assuraient une population assez forte et une organisation féodale assez dense pour permettre la réorganisation solide des régions libérées. Ainsi, l'opposition entre une Ibérie apparentée à l'Europe moyenne et une Ibérie apparentée au Magreb, où la tonalité méditerranéenne devait être encore renforcée par une influence musulmane profonde et durable, est aussi, en grande partie, l'opposition existant entre des régions humides et moins humides (ou même arides), entre la forêt primitive à feuilles caduques et les maquis d'arbres et d'arbustes à feuilles pérennes, entre l'eau abon-

¹⁴ P. GOUROU, *Une civilisation du végétal*, dans *Indonésie*, La Haye, 1, n° 5 (mars 1948) article suggestif et profond. Cf. *L'Asie*, pp. 47-50.

dante qui permet d'irriguer prés et champs et d'utiliser les bovins comme animaux de travail, et l'eau rare qui ne permet d'arroser que des jardins, intensément cultivés mais de très petite surface par rapport à l'ensemble du territoire agricole, de n'avoir pour pâturage que les jachères, les chaumes desséchés et les friches si bien que les corps gras sont fournis par l'olivier, la viande par le petit bétail et le travail par les ânes et les mulets. C'est encore l'opposition entre une « civilisation du granit » qui, depuis le Néolithique, a provoqué le peuplement de la montagne jusqu'aux limites actuelles et un art de construire qui utilise de préférence le pisé et la brique crue ou cuite tirée des grands affleurements de dépôts tertiaires, en laissant entre les bourgs et les gros villages de larges vides humains qu'on commence à peine à peupler.

En Guinée portugaise, l'Islam, qui s'est infiltré parmi les populations de l'intérieur, a échoué devant la résistance des peuples littoraux. Ce sont deux mondes humains, mais aussi deux milieux physiques ; d'un côté, de vastes terres inondables qui permettent la culture du riz, une densité élevée de population, une dissémination en grands villages lâches éparpillés autour des rivières, des maisons de terre aux parois épaisses et faites pour durer, la stabilité de populations enracinées sur un sol approprié, divisé, pouvant faire l'objet de toutes sortes de contrats, où les petites fourches que l'on plante en terre à la mort de chaque chef permettent de dénombrer en un même lieu des dizaines de générations ; de l'autre, des plateaux de latérite couverts de savane qui ne permettent que de faibles récoltes et une population qui, si elle a renoncé à son nomadisme ancestral, en a hérité une mobilité extrême de ses lieux d'habitat abandonnés au moindre prétexte ; des maisons en matériaux fragiles, une culture itinérante et par conséquent une préférence pour les petites céréales ; l'absence de propriété foncière remplacée par la possession de grands troupeaux presque inutiles. N'est-ce pas ce goût de l'élevage, ce dédain de la terre, cet amour des déplacements stimulés ou développés par la pauvreté du sol et l'existence de vastes espaces découverts, qui favorisèrent la pénétration musulmane, tandis que l'animisme agraire des riziculteurs devait lui résister ?

Dans la ville de Dio et dans les villages de l'île, on est frappé par les ressemblances qu'offrent les ruelles bordées de maisons à terrasses, les jardins arrosés, les poteries et les ustensiles ménagers eux-mêmes, avec le Sud de la Péninsule ibérique, surtout avec l'Andalousie et la région du Levant. On éprouve une impression de familiarité, de *déjà vu* plus forte que celle que donne l'ambiance des villages chrétiens de Goa ; dans ces lieux si éloignés on découvre plus d'analogies que d'exotisme. En écartant l'idée d'une influence portugaise (car Dio n'a jamais été qu'une forteresse qui gardait la côte pour protéger le commerce), c'est l'unité de civilisation du monde musulman qui explique cette ressemblance. Unité de civilisation sans doute, mais rendue ici plus évidente parce qu'elle se superpose à la parenté qu'une même aridité impose à ces deux régions. Dio a été conquise par les Portugais sur les Turcs, mais Goa le fut aussi, et dans cette admirable contrée de l'Inde « verte » l'Islam passe inaperçu, tandis que la belle cité du golfe de Cambaie appartient déjà à cette Inde « fauve » dont une majorité musulmane a détaché le Pakistan.

VI. LOCALISME ET UBIQUITÉ

La civilisation est, en fait, un puissant agent de transformation des paysages et c'est elle qui modèle pour une bonne part la physionomie des lieux. Ce sont les préférences humaines dans le domaine de l'alimentation, des matériaux de construction, de l'organisation de l'espace, qui *expliquent* dans une large mesure la Géographie humaine. Mais la nature est présente et manifeste, selon deux voies, sa puissante influence : d'une part cet ensemble de techniques qui l'exploitent et organisent l'espace et qui constituent le patrimoine d'une civilisation, portent la marque du milieu où il s'est développé ; d'autre part, les civilisations traditionnelles, jusqu'à la puissante expansion européenne qui marque le début de l'histoire moderne, avaient fini par se mouler dans un certain cadre terrestre auquel elles s'ajustèrent et dont elles tirèrent le maximum de profit. Les Esquimaux ont triomphé sur les littoraux gelés, les Polynésiens dans leur monde insulaire immense et dispersé, parce qu'ils surent créer ou perfectionner des techniques capables de les servir de façon efficace : le traîneau tiré par des chiens, le kayak, l'igloo, l'utilisation du phoque pour le vêtement, l'alimentation et le combustible, ou bien la pirogue à balancier et un système rudimentaire de repérer les îles.

L'opposition entre l'Asie fauve et l'Asie verte est fondée sur le climat, qui ne peut manquer d'influencer la genèse, le perfectionnement, le triomphe, ici d'une « civilisation du végétal », là d'une civilisation de l'aridité (dont l'Islam est, dans le domaine spirituel, une sorte de symbole). On ne peut imaginer ces deux civilisations échangeant le milieu qu'elles occupent sans subir de profondes altérations. Issues de régions de départ humide ou aride, la civilisation chinoise et la civilisation musulmane se sont étendues jusqu'à occuper le milieu terrestre où leurs techniques se sont révélées les plus efficaces. D'où cet *accord* entre les conditions naturelles et les œuvres humaines, cette impression d'adaptation et d'équilibre qui, dans les zones d'ancienne civilisation encore peu touchées par la grande industrie, caractérise les seuls espaces terrestres qui méritent vraiment le nom de « régions ».

Gourou note encore, avec pleine raison, que la civilisation n'est ni un produit du cadre physique, ni le résultat d'un choix conscient orienté vers un but. De même, aux débuts de la théorie transformiste avait-on exagéré le rôle de l'adaptation finaliste dans l'évolution, alors qu'on a admis depuis l'idée de l'indétermination et d'une sélection spontanée s'effectuant parmi les mutations occasionnelles, en faveur de celles qui représentent un avantage à la survie de l'espèce. Certaines formes une fois fixées, une espèce d'inertie, d'impuissance à produire de nouvelles transformations, les maintient pour longtemps immobiles. « Les premiers balbutiements des techniques ont donné naissance à des habitudes, à des routines qui ont contraint les hommes à persévérer dans la voie qu'ils avaient « choisie » (dans le sens d'un choix indéterminé), à devenir prisonniers de leur choix, à être « déterminés » par ce choix dans leurs rapports avec le milieu physique. Plus les techniques se perfectionnent en se spécialisant, plus se restreint la chance d'un aiguillage vers des voies nouvelles. La mise en contact

avec d'autres techniques, produisant des changements d'orientation aussi bien que des progrès dans la ligne antérieure, déclenche l'ascension vers des formes supérieures de civilisation » (Gourou).

L'ubiquité des techniques de la grande industrie moderne opposée à l'infinie variété et au localisme des techniques traditionnelles, à laquelle on a déjà fait plusieurs fois allusion, illustre les deux faces d'un même fait : d'une part c'est grâce à sa grande *efficacité* (pour employer un des mots qui gouvernent aujourd'hui le monde) qu'elle a pu triompher dans les milieux les plus divers, d'autre part, malgré sa nouveauté, servie par une implacable *réclame* (autre parole magique), elle est parvenue à créer rapidement parmi les masses, des habitudes et des routines qui les contraignent à accepter les pires absurdités qu'on veut leur imposer. En Ouganda, par exemple, l'administration britannique a remplacé, aux environs des villes et dans les centres de concentration de la main-d'œuvre, les paillottes (qui protègent de la chaleur du jour et du froid de la nuit) par des constructions polygonales, en tôle démontable qui assurent certes une plus grande propreté, permettant aux habitants de rôtir et de geler alternativement tous les jours, ce qui est très incommode mais peut-être pas si grave, puisqu'un excellent encadrement sanitaire permet de déceler rapidement les affections des voies respiratoires que peuvent provoquer ces variations de température. On sait les inconvénients qu'il y a à vêtir, au nom d'une morale qui leur demeure incompréhensible, des populations océaniques qui passent la plus grande partie de leur vie dans l'eau et qui contractent des maladies en portant des vêtements mouillés ; ou encore à empêcher l'exposition au soleil des peaux fortement pigmentées, qui favorisait le métabolisme du calcium. Toute l'intervention des peuples supérieurs dans la vie des peuples inférieurs (ou sous-développés, comme on dit maintenant) est pleine de semblables absurdités dont il serait oiseux de multiplier les exemples.

VII. CONTACTS ET EXPÉRIENCES

Jusqu'à la fin du moyen âge, aucune civilisation n'a étendu ses méthodes d'utilisation de la nature et d'organisation de l'espace, au-delà d'un certain cadre naturel, parfois fort vaste d'ailleurs. Certaines restèrent confinées à des milieux étroits, comme les civilisations Inca et Aztèque qui se maintinrent essentiellement, dans le monde tropical, sur de hauts plateaux au climat proche de celui des régions tempérées. D'autres se répandirent dans des milieux analogues à leur milieu d'origine, ce qui permet, nous l'avons vu, d'opposer une « Asie fauve » musulmane, avec ses pasteurs nomades, ses caravanes, ses villes-oasis, à une « Asie verte » où sont nées et se sont épanouies de grandes civilisations agraires fondées sur la stabilité de ces deux puissants organismes sociaux que sont la famille et le village.

Avec les découvertes maritimes de la fin du moyen âge et l'expansion des peuples ibériques, pour la première fois au cours de l'évolution humaine, une civilisation née au bord de la mer Méditerranée, qui s'était assimilée la tradition rurale des plaines à céréales de l'Europe moyenne et s'était révélée plus qu'aucune autre capable d'invention et de progrès, prit le départ d'une

expansion vraiment universelle en établissant des relations à travers toutes les mers. Un mouvement nouveau allait mêler les éléments humains des paysages terrestres, en les transportant dans des milieux très différents de leurs milieux d'origine et en provoquant sur une échelle grandiose ce contact entre les hommes, les idées et les techniques qui semble avoir toujours été le plus actif levain des civilisations. Ce mouvement, renié surtout par ceux qui en bénéficièrent le plus, fut la *colonisation*.

La colonisation comporte l'organisation de vastes espaces, l'occupation de terres nouvelles, la création de productions nouvelles ou la commercialisation accrue de marchandises traditionnelles, les déplacements de population, la rencontre entre des humanités diverses et les éléments de civilisation qui leur sont propres. L'expansion des peuples d'Europe occidentale en est l'exemple le plus remarquable. Il a constitué le plus puissant instrument de transformation du monde. Les Anglais avec leurs capitaux, leur industrie et l'exode rural qui sévissait chez eux, fournirent le moteur principal de cette transformation en implantant partout leur style de vie, en marge des populations et bien souvent des produits existants, avec une grande indifférence pour tout ce qui dans les conditions locales, n'était pas susceptibles d'exploitation économique. En ce sens, c'est peut-être le plus grandiose exemple de la façon dont une civilisation peut modeler le monde. On peut penser que si les navigations chinoises, qui atteignirent la côte orientale de l'Afrique peu de temps avant Vasco de Gama, s'étaient poursuivies à l'instar des navigations ibériques, le visage humain du monde aurait aujourd'hui une expression différente. Et quelle plus ample confirmation pourrait recevoir la tendance chorologique de la Géographie humaine que l'aspect de cette Terre organisée sous l'égide de la race blanche, au profit des peuples commerçants, pénétrée aujourd'hui jusque dans ses plus intimes recoins par les produits et les ressources de son industrie, ayant vu s'éveiller des régions endormies, sous l'action des techniques et des capitaux, tous les continents que l'accumulation des océans autour du Pôle Sud avait séparés depuis la fin de l'ère primaire, étant à nouveau réunis par la navigation ! L'émancipation de l'Amérique, de l'Afrique du Sud et de l'Australie, l'éveil même des peuples de couleur qui accompagne l'effondrement des empires « coloniaux », répandent pour la première fois les valeurs spirituelles et matérielles d'une civilisation sur l'ensemble du monde : car au-delà de nationalismes artificiels ou de croyances religieuses invétérées, ce sont les techniques occidentales de mise en valeur des ressources, d'organisation de l'espace et de la vie sociale, d'encadrement sanitaire, qui soutiennent et accélèrent l'évolution des peuples neufs. Des colosses comme l'U.R.S.S. ou les États-Unis, qui procèdent en fait de ce mouvement colonial qu'ils renient aujourd'hui, en étendant la monotonie des normes industrielles à tout leur territoire, en transformant leur propre sol en une immense entreprise agricole, en créant un style urbain qui tend à devenir universel, sont l'expression sans doute la plus achevée de cet énorme pouvoir asservissant qui, indifférent aux valeurs locales, menace d'écraser toutes les originalités régionales en réduisant le monde à une désespérante et monotone efficacité productive.

Au contraire, une colonisation faite avec de faibles moyens techniques, financiers et humains, comme la colonisation portugaise, est une colonisation *écologique* (au sens sociologique de l'expression) dont les auteurs brésiliens ont souligné l'originalité en ce qui concerne leur immense pays. Elle a intégré hommes et produits originaires de pays éloignés, vaincu les distances par la navigation entre des villes côtières, élargi par métissage l'élite encadrant les populations indigènes, suscitant ainsi les contacts de civilisation les plus divers et enrichissant le monde tropical d'expériences fécondes.

Le *Recôncavo* de Bahia en est peut-être le meilleur exemple, puisque c'est non seulement le premier coin du Brésil à s'être organisé en fonction d'une ville, mais encore la première portion d'espace du Nouveau Continent qui ait acquis, sous l'action de l'homme, la personnalité propre à une « région ».

Le *Recôncavo* se divise aujourd'hui, comme il y a déjà trois siècles, en trois secteurs agricoles qui s'ouvrent d'une part sur la baie, d'autre part vers l'immense *sertão* pastoral : les secteurs de la canne à sucre, du tabac et du manioc. Les plantations industrielles de canne à sucre — introduites des îles de l'Atlantique d'où elles étaient venues du Portugal, qui les avait reçues de l'Italie qui les avait elle-même prises aux Maures de Sicile — s'installèrent dans les terres lourdes et profondes du *massapé*, dont la fertilité fut tout de suite remarquée, en utilisant une technique de labour selon les courbes de niveau, avec de grosses charrues à roues, et un système de transport sur lourds chariots à bœufs, issus l'un et l'autre du Nord-Ouest du Portugal et d'origine celtique ou germanique. Le manioc, apporté à la ville par une intense navigation intérieure, pour sa nourriture et pour le ravitaillement des navires, fut emprunté à l'agriculture indigène, avec culture selon la ligne de plus grande pente et préparation selon les techniques locales, bientôt contaminées cependant par les procédés méditerranéens de pressage du raisin et des olives. Le tabac, lui aussi américain mais originaire des Antilles, vint occuper l'espace limitrophe du *sertão* voué à l'élevage, sur des sols légers et peu fertiles, abondamment fumés grâce aux grandes *fazendas* d'élevage, en rotation avec des cultures vivrières qui profitaient de cette fertilisation, tout en contribuant à ameublir et à protéger le sol. On appelle encore aujourd'hui *malbadas* (du mot qui désigne au Portugal les endroits où les bergers rassemblent le bétail pour récolter le fumier) les plates-bandes où se cultive le tabac ; et c'est cette association d'une culture commerciale avec des cultures vivrières qui soutient la densité de population rurale la plus élevée du Brésil.

Cette occupation intensive du sol, qui permit l'organisation d'une « région » à l'entour de la ville, cette culture sans irrigation grâce à l'utilisation du fumier et à la rotation des plantes cultivés, devait surprendre le géographe Leo Waibel¹⁵ pour qui l'agriculture tropicale était par principe itinérante et destructrice (comme elle l'est d'ailleurs très souvent au Brésil). Tout ceci fut réalisé par une population où se mêlèrent Européens, Noirs et Indiens, confondant leur sang, leurs idées et leurs techniques, alors qu'au même moment, sur les terres semi-arides du *caatinga* s'introduisaient bovins et chevaux déjà

¹⁵ *Capítulos de Geografia Tropical e do Brasil*, Rio de Janeiro, 1958, pp. 303-305.

acclimatés à la sécheresse des îles du Cap Vert, et que prenait naissance parmi les indigènes un mode de vie convenant à ces grands espaces, comme à leur amour atavique de la liberté et du déplacement : la *vaqueirice* ou élevage du gros bétail, destiné à l'approvisionnement de la ville et des navires (sous forme de viande séchée et salée), à la traction des chars et des charrues, à la fumure des jardins et des *malbadas* de tabac. Bien avant que les géographes n'aient répandu l'usage d'expressions comme « une civilisation du végétal », l'historien Capistrano de Abreu parlait avec raison d'une « époque du cuir » et on peut voir encore aujourd'hui, aux foires des petites villes du *Recôncavo* ou à la tête d'énormes troupeaux de bœufs qu'ils conduisent aux abattoirs de Salvador, des vachers entièrement vêtus de cuir, montés sur des chevaux que des œillères et des pectoraux de cuir protègent des arbustes épineux entre lesquels ils sont contraints de chercher leur maigre nourriture.

Vers la limite du *Sertão* pastoral et du *Recôncavo* agricole, placée comme tant de villes traditionnelles au point de rencontre d'économies et de modes de vie complémentaires, une agglomération moderne, Feira de Santana, porte dans son nom (foire) son certificat d'origine et l'indication de sa fonction principale, dont l'importance s'est accrue au fur et à mesure que l'élevage du bétail l'emportait dans toute l'Amérique du Sud sur toute autre forme d'occupation du sol. Cependant, dans l'organisation de cette région, la vie moderne est sur le point d'introduire une modification profonde. Au réseau urbain traditionnel, constitué par les petits ports, souvent placés à la limite de la navigation (Cachoeira — cataracte — est un nom bien significatif), qui entouraient et animaient la baie du *Recôncavo*, a succédé une nouvelle génération de villes intérieures, que des routes lient les unes aux autres, ainsi qu'à la capitale, par l'intermédiaire de *Feira de Santana* qui a joint à sa fonction de marché la nouvelle et importante fonction de carrefour.

Tandis que s'endorment, dans la splendeur de leurs couvents et de leurs vieilles églises les adorables cités du bord de l'eau, la nouvelle génération urbaine se développe selon l'insipide géométrie de ses lotissements, au fur et à mesure que s'accroît le trafic routier et que des zones toujours plus vastes du *sertão* sont mises en valeur. Ainsi, à une organisation traditionnelle héritée de l'époque portugaise, fondée sur l'utilisation de la navigation intérieure et sur une occupation agraire complète des sols les mieux doués, succède une organisation moderne, typiquement brésilienne, plus ambitieuse, fondée sur le réseau routier et sur un espoir tenace de développement urbain au milieu d'un paysage chaotique et non dominé, prometteur par son étendue mais incertain parce que toujours menacé par les sécheresses du *sertão* qui empêchent toute agriculture régulière et contraignent hommes et troupeaux à l'exode ou à la misère.

On note une fois de plus comment un changement dans la technique des transports — c'est-à-dire un facteur humain — modifie la valeur des conditions naturelles ; mais ce sont celles-ci, sans l'ombre d'un doute, et non pas le hasard, qui firent de Bahia le premier grand centre de colonisation du Brésil. Le *Recôncavo* qui lui a donné son nom est non seulement l'échancrure la plus profonde d'une côte peu articulée, mais l'endroit où le grand escarpement qui limite le

plateau brésilien (les chroniqueurs portugais l'appelèrent, avec une admirable intuition, la *Serra Geral*) s'abaisse le plus, rendent facile l'accès au *sertão*. La fortune de la première capitale du Brésil ne fut éclipsée par celle de Rio de Janeiro que lorsqu'au sucre et au tabac succédèrent les Mines pour lesquelles Rio était beaucoup mieux placé, à l'entrée d'ailleurs, comme Salvador, d'une échancrure du littoral.

La comparaison avec Goa vient tout de suite à l'esprit : celle qui fut à l'époque de sa splendeur la plus grande ville portugaise, occupe de même une position avantageuse, située sur une île facile à défendre, abritée par des estuaires où les flottes se rassemblaient pendant la mousson, proche de plaines fertiles capables de nourrir une grande ville, peu éloignée de l'ouverture qui, échancrant la barrière des Gathes (rebord érosif des trapps du Dekan) est une des portes de l'Inde intérieure ; les troupeaux de bœufs et de chevaux arabes y suivaient à peu près le même tracé que la route actuelle et que le chemin de fer de Mormugão. Au milieu de la côte de Malabar, dans une position centrale par rapport aux cités qui tiennent les détroits (Aden, Ormuz et Malaca) bien située par conséquent pour surveiller l'océan, Goa était aussi, grâce aux traits structuraux qu'on vient d'évoquer, à la tête du chemin d'accès vers les marchés et les produits de l'intérieur. Albuquerque l'avait compris, qui voulait faire de Goa la capitale de son empire sans territoire. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher, de ce point de vue, les deux plus grandes villes portugaises des Tropiques : la ville, cet instrument de civilisation supérieure, si indépendant de son cadre physique qu'il peut être, aussi bien, transplanté sur les terres neuves du Brésil pour y susciter une colonisation agraire, qu'introduit pour défendre la domination de l'océan et un monopole commercial au sein des vieilles terres hostiles de l'Orient. La ville exploite dans les deux cas une même disposition du relief sur la marge d'un continent et lui doit une bonne part de sa réussite.

VIII. GENÈSE ET UNIVERSALITÉ DE LA CIVILISATION INDUSTRIELLE

C'est peut-être la Révolution industrielle elle-même qui fournit l'exemple le plus frappant du rôle que jouent les conditions naturelles pour expliquer la genèse et le développement d'une forme de civilisation. Bien que l'extraordinaire puissance de ses techniques, capables de négliger les difficultés et les avantages locaux, lui ait assuré l'ubiquité, son élaboration a été puissamment aidée par un ensemble favorable de facteurs physiques qui expliquent pour une large part que le foyer de la civilisation ait émigré de la Méditerranée vers l'Europe moyenne.

Jusque vers le milieu du moyen âge, la Méditerranée eut le privilège de diriger l'histoire de l'Occident : il s'était créé là, à la faveur d'une série d'inventions et de contacts féconds, un réseau de routes et de villes, un art de la navigation, une technique de construction en pierres et en briques, un excellent outil de communication de la pensée (l'écriture alphabétique), un système d'administration et de vie sociale, une circulation de marchandises, qui atteignirent leur apogée sous l'Empire romain, mais qui s'annonçaient déjà avant lui et qui survécurent à sa ruine. Cependant, la vie y reste basée sur une agriculture de terres pauvres,

en lutte contre la sécheresse et un relief difficile, qui tantôt utilise l'irrigation, tantôt couvre les pentes de terrasses. Mais, si elle se montre fort ingénieuse dans la mise en valeur des fonds marécageux et des versants rocailleux, elle n'obtient pas, sauf dans quelques jardins irrigués, de rendements bien élevés, et contraint les populations à une sobriété qui frôle la misère. Un élevage extensif et destructif complète la vie rurale, le petit bétail l'emporte sur le gros, avec l'âne pour le travail, la chèvre pour l'alimentation, ces animaux méprisés là où des pluies régulières assurent l'existence de bons pâturages.

C'est de la Méditerranée que le reste de l'Europe reçut les plus fortes influences civilisatrices : la ville, la route, le marché, dont les rudiments existaient à peine, la plus admirable des boissons (le vin), le Droit, fondement de l'État et des formes les plus élevées de la vie sociale, le Christianisme, sorti du creuset des religions orientales, mais dont le centre fut Rome, qui se propagea dans le cadre de l'Empire et fut, plus que tout autre *œcuménique*, la pensée rationnelle, élaborée par la Grèce et appelée à nourrir la seule forme de connaissance dotée d'une véritable universalité. Au fur et à mesure que ces puissants instruments de civilisation atteignirent l'Europe moyenne, ils y rencontrèrent ou y suscitèrent des techniques plus robustes et plus efficaces que celles du monde de la mer intérieure : rotation des cultures comportant deux soles de céréales en trois ans à la place du système biennal classique en Méditerranée (qui comportait parfois des jachères de deux années et plus), emploi de la faux au lieu de la faucille, permettant une coupe plus rapide de l'herbe ou des céréales sans contraindre l'homme à se courber péniblement, de puissants moulins munis de grandes voiles sur armature de bois, des procédés d'attelage du cheval qui permettent de l'utiliser pour tirer des charrues pesantes et de lourds chariots, le gouvernail d'étambot au lieu des seules rames comme instrument de manœuvre, ce qui assure plus de mobilité et de sécurité et supprime un nombreux équipage de rameurs, l'emploi du tonneau de bois à la place de *dolia* en poterie pour la garde du vin, ce qui permet de l'exporter jusqu'en des lieux où il n'est plus possible de faire pousser la vigne.

Mais certaines de ces techniques n'ont jamais été adoptées par la Méditerranée qui est restée fidèle à l'assolement biennal (parce que la sécheresse précoce empêche la culture des céréales de printemps), aux animaux les moins exigeants (parce que les prés manquent pour nourrir les autres), aux instruments agricoles légers qui demeurent comme un symbole de la faiblesse de ses récoltes.

L'agriculture de l'Europe moyenne est une agriculture de terres plates et unies, surfaces de remblaiement ou aplanissements de massifs anciens arasés, où la roche est profondément altérée et où les sols demeurent humides grâce à des pluies bien réparties tout au long de l'année. L'existence de plaines permet la constitution d'une campagne continue et non morcelée par des pointements de rochers stériles ou des accidents de terrain. La forêt maintient, sur les terres pauvres et sur les pentes, des réserves de bois pour le chauffage et la construction, alors que dans les pays méditerranéens elle a été détruite par la précoce utilisation agricole et pastorale de la montagne, seul espace, bien souvent, qui s'offrait à l'exploitation humaine. Les prés trouvent, sous un climat à pluies régulières

et à étés frais, des conditions favorables pour l'élevage du gros bétail, dont le fumier accroît le rendement des cultures. Des charrues puissantes peuvent travailler des sols profonds non encombrés de pierres, les chariots roulant sans effort sur terrain plat. Dans cette ambiance rurale la Flandre est l'exemple classique du développement précoce sur un sol pauvre (mais plat !) d'une polyculture riche fondée sur « l'accumulation du travail humain » (Faucher)¹⁶. Cependant, ce sont sans doute les étendues plates et couvertes de limon qui, depuis le Néolithique, ont attiré et fixé les hommes, les sols caillouteux, en pente ou trop acides, étant laissés à la forêt qui fournissait bois de chauffage et de construction, pâturage, chasse et fruits sylvestres. L'agriculture flamande fut stimulée par une position de « carrefour » aux abords d'une espèce de Méditerranée septentrionale, moins favorable que l'autre à la navigation, à cause de ses tempêtes et de ses brouillards, mais incomparablement plus riche en poissons et où débouchent des fleuves tranquilles et réguliers, de vraies « routes qui marchent », tandis qu'aucun obstacle de relief ne vient dévier ou rendre difficiles les chemins terrestres. Ce sont des régions qui se prêtent naturellement bien aux contacts, avec des villes abritées jusqu'où la navigation pénètre par les estuaires pour se prolonger vers l'intérieur des terres, des plaines favorables au tracé des voies ferrées, des interfluves abaissées qui permettent de lier les unes aux autres les rivières par un système de canaux, si bien que la Suisse apparaît comme un *hinterland* de la mer du Nord, plus proche en un sens de l'Angleterre que de l'Italie à laquelle elle confine. Une agriculture incomparablement plus riche que l'agriculture méditerranéenne a permis la constitution de fortes densités de population et, par conséquent, de grosses réserves de main-d'œuvre ; les facilités de transport terrestre et maritime ont fait naître des centres d'échange, ces foires fameuses qui, à partir du moment où l'économie monétaire l'emporta sur le troc, devinrent un des grands centres du commerce mondial. Ce sont ces foires que les Portugais inondèrent d'abord de sucre et de poivre, en même temps qu'ils y achetaient à haut prix le blé nécessaire à la confection du biscuit consommé à bord des navires qui transportaient ces richesses, blé que l'agriculture portugaise, pauvre et à la merci des oscillations climatiques, était incapable de leur fournir. Une intense vie maritime animait les parages de la mer du Nord : c'est probablement la richesse de ses pêcheries qui en fut le premier stimulant. Bien que l'art de la construction navale doive beaucoup aux Italiens, ici aussi bien qu'au Portugal, c'est quelque part dans ces régions que fut inventé le gouvernail d'étambot lié à la poupe par un système de ferrures compliqué, grâce au développement précoce de la métallurgie, rendu possible par l'existence de mines de fer et de forêts. Au moment où toutes les mers s'ouvrent à l'Europe, la Méditerranée, déboisée par des millénaires de vie maritime, manque de matière première pour les constructions navales ; plus le tonnage des navires augmenta, et avec lui l'importance de la mâture, et plus ce désavantage devint sensible. La puissance navale de la Hollande et de l'Angleterre ne tarda pas à supplanter celle des flottes ibériques, comme celles-ci avaient mis un terme à la grande navigation méditerranéenne. Le Portugal,

¹⁶ *La Géographie agraire*, Paris, 1949, pp. 79-83.

en créant un empire sans territoire, constitué d'un réseau de villes littorales reliées par des lignes de navigation régulières qui allaient du Brésil à l'Extrême Orient, indiqua et fraya la voie à de plus puissants rivaux.

Une agriculture prospère, un commerce intense, le développement d'un esprit mercantile à la recherche du profit, l'acceptation du risque inhérent à ce but, la suprématie navale qui assure la mise en circulation des richesses de l'Outre-Mer et parmi elles l'or et l'argent, tout cela détermine dans les pays riverains de la mer du Nord, une accumulation de capitaux qui est un des facteurs de la révolution qui va venir. Comme on pouvait s'y attendre, elle débuta en Angleterre, qui possédait le plus important commerce maritime, qui disposait des plus forts capitaux servis par le système de crédit le plus perfectionné ; le pays aussi où une tradition artisanale de tissage et de métallurgie alimentait largement le commerce et l'exportation. Le commerce avec l'Outre-Mer ouvrit à l'industrie des débouchés inattendus : des matières premières et des marchés de consommation des pays neufs. Les fourmilères humaines de l'Asie fournissant une abondante main-d'œuvre à bas prix, stimulèrent par leur rivalité les inventions mécaniques destinées à fournir en plus grande quantité des produits meilleurs, à moindre prix. C'est dans cette ambiance qu'apparurent, au xviii^e siècle, les inventions décisives — le métier à tisser mécanique, la fonte et l'acier, la machine à vapeur — et les prototypes, alors sans application pratique, des moyens de transport rapides, de la transmission à distance de la pensée et de la navigation aérienne.

L'évolution rurale de l'Angleterre avait entraîné le déclin des champs ouverts et de la culture céréalière, supplantés par les *enclosures* et le pâturage intensif. Les Anglais se mirent donc à se nourrir de viande et à être en mesure d'exporter de grandes quantités de tissus de laine. Les forêts elles-mêmes furent sacrifiées aux prairies et, lorsque le métal remplaça le bois dans la plupart des machines, que le charbon fut utilisé pour la réduction du minerai de fer, que la production de vapeur réclama de grandes quantités de combustibles, la houille, dont les lois médiévales interdisaient l'utilisation, commença à être extraite en grande quantité et devint le nerf moteur de toute l'industrie. Les usines, localisées jusque-là dans les vallées, afin d'utiliser l'énergie hydraulique, s'installèrent dans les régions houillères et dans les ports où le combustible était facilement transporté par rivières et canaux et où arrivaient les matières premières des nouveaux continents. La possession de vastes domaines tropicaux permit à l'industrie d'utiliser à plein un textile demeuré rare jusque-là, le coton. Sous l'influence du commerce britannique son emploi devait se généraliser dans le monde entier, en provoquant une profonde transformation du vêtement et des usages domestiques.

L'association de la houille et du fer fut décisive : en moins d'un demi-siècle (1779-1925) leurs applications fondamentales furent découvertes : le premier pont métallique, l'utilisation de la machine à vapeur dans l'industrie cotonnière, la distillation de la houille, assurant avec le gaz la première forme généralisée d'éclairage public, la navigation à vapeur, la remorque des trains de voyageurs par locomotive. « La houille n'est pas la cause de toute la Révolution industrielle, mais elle en est et en demeure, jusqu'à l'avènement de la houille blanche

au xx^e siècle, la condition nécessaire » (Brunhes).¹⁷ Les pays où elle existait et qui possédaient un niveau technique permettant son exploitation, distancèrent rapidement les autres dans le mouvement de transformation qui commençait. L'opposition entre la Méditerranée et l'Europe moyenne se renforça, devint profonde et définitive, comme si la civilisation occidentale se scindait en deux branches, l'une immobilisée dans la vie austère d'une routine rurale, l'autre emportée par la vague du progrès dans le domaine de la puissance économique, des ambitions et du confort des hommes. Les nations se divisèrent définitivement en deux blocs, non plus selon la fertilité de leur sol, l'efficacité de leurs techniques rurales ou leurs aptitudes mercantiles, mais selon les bases même d'une vie économique qui oppose un monde rural et pauvre à un monde industriel et riche.

Or, grâce à l'agencement favorable de leur sol et sous-sol, les pays de l'Europe moyenne possèdent en même temps que le climat le plus propice et les terrains les plus aptes à la culture du blé, le relief le plus atténué, opposant le moins d'obstacles à la circulation et à la vie de relations, et les massifs anciens où se trouvent les terrains houillers. Le jeunesse tectonique de la Méditerranée, « une mer entre des montagnes » qu'a décharnées une érosion violente, la condamne aussi bien à un travail agricole pénible qu'à l'irréremédiable pauvreté de son sous-sol. Devant la civilisation moderne du charbon et du métal, des peuples qui avaient été d'admirables tailleurs de pierre, se retrouvent désarmés et défavorisés. Les ports méditerranéens déclinent, bien abrités dans les découpures du littoral, mais dépourvus de relations faciles avec l'intérieur. Les liaisons qui s'étaient établies entre eux et qui constituaient le réseau urbain le plus ancien et le plus dense du monde, se rompirent quand la masse des matières premières et des produits manufacturés en circulation dépassa de beaucoup ce que pouvaient fournir le sol, manutentionner les ports et absorber les pauvres marchés méditerranéens.

À cette argumentation, on peut opposer que la houille n'existait qu' « en puissance » et que ce sont les capitaux, le niveau technique et la main-d'œuvre abondante qui, dans les pays riverains de la mer du Nord, permirent son utilisation : dans l'ensemble, par conséquent, les conditions humaines paraissent l'emporter sur les conditions physiques, et d'ailleurs la civilisation industrielle et mercantile se trouvait préfigurée en Angleterre avant que ne commence sur une grande échelle l'exploitation de la houille. La Chine, par exemple, possède des réserves considérables de combustibles minéraux qui demeurèrent inexploités tandis que son artisanat, exceptionnellement patient et habile, n'utilisait que l'homme comme force motrice ; mais ses gisements de fer sont insuffisants pour soutenir une industrie lourde et, malgré son énorme effort récent, cette immense fourmilière humaine lutte encore contre la misère rurale et l'excès de population par rapport aux ressources locales. Ce qui veut dire que le monde d'Europe moyenne possédait les aptitudes nécessaires à l'éclosion de la grande industrie moderne. Sans houille, celle-ci n'aurait pas existé ; la houille, par elle-même, n'aurait pas suffi à la faire apparaître ; mais les conditions naturelles — relief atténué, couverture de *limon*, estuaires profonds et rivières navigables débou-

¹⁷ *Op. cit.*, 3^e édition, tome I, pp. 529-530.

chant dans une mer poissonneuse —, n'ont-elles pas, à leur tour, aidé les progrès techniques d'où procède la Révolution industrielle ?

C'est l'expansion britannique qui a surtout contribué à rendre universel ce nouveau mode de vie. La transformation des terres labourables en pâturages ruina les petits cultivateurs et contraignit beaucoup de gens, libérés du travail de la terre à émigrer en Amérique. Le remplacement de l'artisan par l'ouvrier et du travail manuel par la machine, grossit démesurément cet exode, au point de constituer, de l'autre côté de l'Atlantique, une nouvelle Angleterre, fidèle comme l'ancienne à la tradition mercantile, mais plus accueillante qu'elle à tout ce qui représentait progrès et innovation. Mais, une fois de plus, la nature était favorable : les États-Unis fournissent un peu moins du tiers de la houille et un peu plus du tiers du fer produit dans le monde. Et lorsque le pétrole commença à concurrencer la houille comme source d'énergie, ce sont naturellement les pays industriels qui entreprirent son exploitation dans les régions pauvres où il se manifesta. Là encore, les États-Unis apparaissent favorisés, avec la moitié de la production mondiale.

Quand l'U.R.S.S., grâce à la plus prodigieuse et à la plus hardie des convulsions politiques et sociales de tous les temps, transforma en grande puissance industrielle un pays de ruraux, ce fut encore la technique occidentale qui apparut comme le principal outil de cette modification. Les États-Unis qui ont décidé du sort de la guerre et n'ont pas laissé perdre les avantages de la victoire, par le prestige de leur niveau de vie, l'U.R.S.S. par l'attirance qu'exerce sur tous les peuples défavorisés le mirage de sa justice sociale, servis tous deux par les armes puissantes de la propagande et de l'infiltration politique, constituent les modèles les plus puissants d'une transformation profonde et implacable qui tend à recouvrir le monde actuel d'une désolante monotonie. Que peut-il subsister de la variété et du particularisme qui sont « le sel de la terre », là où déferle cette vague asservissante ?

IX. CONFINS IMPRÉCIS

Les exemples ici recueillis, choisis dans des milieux et des civilisations variés, révèlent dans les faits de Géographie humaine la profonde imbrication de deux ordres de facteurs. La vie matérielle de l'homme, sa façon d'organiser l'espace, ses moyens d'action sur la nature, ont donné à la face de la terre une physionomie nouvelle. La description et l'interprétation de cette physionomie, toujours liée à un cadre naturel qui est davantage qu'un décor passif, constitue le terrain de travail particulier de la Géographie humaine. Son objectif essentiel est ce paysage que l'homme a discrètement transformé ou profondément altéré, ou même complètement recréé, selon les moyens techniques que lui fournissait sa civilisation et, dans le cadre de celle-ci, selon son mode de vie et la densité de son implantation, depuis les feux de brousse du monde tropical jusqu'aux plus grandes concentrations industrielles et aux conurbations géantes. Entre les deux se placent tous les types d'occupation du sol, toutes les formes de peuplement et d'utilisation des ressources économiques. Faut-il donc exclure de la Géographie humaine les facteurs spirituels, les facteurs biologiques, les formes supérieures de

la vie économique et des structures sociales? Non, mais seulement dans la mesure où ils se reflètent dans le paysage, dans l'organisation des régions, dans les préférences et les façons d'agir des populations. Toute autre attitude élargit notre champ d'études jusqu'à des limites incertaines et y introduit perplexité et confusion. Il faut courageusement repousser des appellations comme Géographie médicale, électorale, financière, religieuse, etc. . . . (et même Géographie économique ou Géographie politique), parce qu'elles ne font que révéler l'absence de concept clair et de méthode sûre. Quelques exemples vont tenter de le faire voir.

Il est impossible de laisser de côté, pour la compréhension des régions tropicales, l'action néfaste de certaines endémies. Il est probable qu'elles contribuent à expliquer, en liaison avec d'autres facteurs naturels, le succès précoce de la colonisation portugaise au Brésil et son échec au Congo à la même époque. En Afrique, un fleuve coupé de rapides à 200 km de son embouchure, en Amérique une magnifique voie d'eau navigable jusqu'aux contreforts des Andes (parcourues cependant pour la première fois d'amont en aval); d'un côté, le rebord rigide et escarpé du plateau de l'Angola, de l'autre l'échancrure profonde qui abaisse la *Serra Geral* face au *Recôncavo*, précieuse indentation littorale; mais de plus, en Afrique existent des formes graves de paludisme et la maladie du sommeil, qui réduisent des populations entières au dernier degré de la misère. Des peuples de pasteurs, parvenus là avec leur bétail, le virent disparaître complètement sous les attaques de la tsé-tsé, et tombés dans la plus grande pauvreté, abandonnant l'élevage, retournèrent à la cueillette, alors que dans les *sertão* du Brésil l'élevage des bœufs et l'utilisation du cheval permirent aux Indiens et aux *caboclos* de rénover leur mode de vie et de donner une base économique à leur amour de la liberté et du vagabondage. La zone forestière ni la zone sèche n'y connurent jamais certaines espèces d'anophèles comme le *gambiae* susceptible de se multiplier dans des gouttes de rosée, ni les types de *Plasmodia* capables de provoquer des anémies et des fièvres bilieuses mortelles. Mais entre des faits de ce genre et la recherche des corrélations existant, par exemple, entre la répartition du cancer et celle d'autres phénomènes quelconques réalisés dans la même aire, il y a une totale différence de méthode et d'attitude. Seules les endémies graves, capables de fournir une explication à la disparition ou à la raréfaction d'une population et à l'abandon de certaines régions, acquièrent la signification d'un facteur géographique. La recherche des corrélations écologiques que peuvent présenter d'autres maladies offre un intérêt indéniable, mais elle se propose des buts qui demeurent étrangers à la Géographie.

La comparaison de quelques élections significatives a permis de déterminer des régions de tendance conservatrice ou avancée et le conditionnement géographique (agissant surtout par l'intermédiaire de l'économie et du niveau social) n'est pas étranger à la structure mentale qui se reflète dans l'attitude d'une majorité lors de l'acte électoral. Nous sommes, une fois de plus, en présence de facteurs d'ordre social à l'expression complexe, que le milieu physique et surtout le milieu humain peuvent contribuer à expliquer; mais une recherche de ce genre, légitime et même indispensable en Sociologie, n'a rien à voir, si ce n'est de façon lointaine et indirecte, avec la Géographie. Les variations du sentiment

religieux, fort dans certaines régions, tiède ailleurs, presque inexistant parfois, sont davantage révélatrices, parce qu'elles dépendent de convictions ou de sentiments profondément enracinés dans la nature humaine.

L'Alentejo et le Minho sont, au Portugal, deux cas extrêmes : le Minho, avec ses petites paroisses de quelques centaines d'habitants, formées de hameaux aux maisons éparpillées, mais qui maintiennent leur cohésion à l'entour d'une église où le curé a conservé intact son antique prestige, l'Alentejo, avec ses villages énormes, ses *montes*, grande fermes isolées que n'atteint la voix d'aucune cloche, et une population indifférente, quand ce n'est pas hostile, à toute vie religieuse. La crise qui a suivi l'avènement de la République a provoqué dans le Sud des persécutions religieuses, tandis que dans le Nord les fidèles se regroupaient plus fermement autour de leurs pasteurs. L'opposition entre ces deux provinces se marque aussi et s'explique en partie par les caractères de leur occupation humaine. Dans le Minho, on observe le maintien d'anciennes limites d'exploitations agricoles datant de l'époque romaine (ou même antérieures) qui ont servi de cadre aux paroisses chrétiennes et qui ont résisté aux bouleversements liés à l'invasion musulmane et à la Reconquête, une population dense, éparpillée mais bien enracinée (c'est une région de forte émigration mais sans déplacements internes), des terres morcelées, une propriété généralement paysanne autour de laquelle s'ordonne la société rurale, une polyculture irriguée qui exige beaucoup de travail et qui maintient, dans cette population dispersée, à cause de l'exiguïté des parcelles et de la discipline imposée par l'utilisation des eaux, un fort sentiment de cohésion, que l'église isolée avec son presbytère mais jamais bien distante des multiples petits noyaux de peuplement, contribue à renforcer tout en en profitant. C'est une société enracinée aux horizons étroits, attachée à la tradition, au prestige des grands pèlerinages à des sanctuaires célèbres, qui étaient encore, il y a peu, les seules réjouissances rompant la monotonie de la vie campagnarde.

Dans l'Alentejo c'est l'inverse : une région dévastée par les guerres de la Reconquête et de l'Indépendance, aux vastes landes où s'effectuèrent de nos jours les derniers défrichements, de grandes propriétés où le rythme des travaux agricoles laisse pendant des mois, entre les *pointes* de la moisson et du démasclage, régner la solitude, de grands villages de journaliers sans terre et bien souvent sans maison, des fermes isolées fort éloignées des lieux de culte, une population déracinée attirée autrefois par l'appel des grands défrichements, aujourd'hui par les travaux publics (c'est dans les cantons ruraux de cette province qu'on note le pourcentage le plus élevé de personnes nées à l'extérieur, au contraire du Minho), population qui n'a pu satisfaire sa soif de terre et que ne console pas plus l'espérance des biens d'un autre monde que ne l'impressionne le prestige des *riches* qui, seuls avec quelques vieilles, fréquentent l'église. En dépit des efforts de ces dernières années, c'est ici qu'on trouve les diocèses les moins bien pourvus en clergé, faute de vocations, et que le recensement de 1940 révèle la plus forte proportion de gens reniant la foi catholique — terrain où germe facilement la semence d'autres promesses, terrain secoué parfois par des signes d'agitation sociale.

Quel rapport tout ceci a-t-il avec la Géographie ? Par delà la physionomie matérielle des deux régions, marquée aussi bien par les conditions naturelles

que par la façon dont l'homme les a mises à profit, il existe une physionomie spirituelle des populations qui y habitent, respectueuses de la tradition dans le Minho, davantage affranchies et donc hostiles à la tradition dans l'Alentejo. Ces deux types de comportement dépendent certainement des conditions naturelles et des formes de vie matérielle qui y sont le plus directement liées. Mais ces comportements sont essentiellement de caractère social, c'est aux Sciences sociales qu'il appartient de les décrire et de les interpréter en recherchant les corrélations *écologiques* qui aident à les comprendre. Qu'est-ce qui importe au géographe? Essentially leur reflet dans le paysage, les innombrables églises rurales qui, dans le Minho, s'offrent à une population dense et dispersée, les centres d'attraction religieuse qui, à Braga par exemple, ont valeur de fonction urbaine et expliquent que la ville ait une zone d'influence bien supérieure à celle d'un simple chef-lieu de district, les grandes églises de pèlerinage ou les petites chapelles qui couronnent les collines, les croix aux carrefours des chemins et les images pieuses qui les bordent, tous symboles d'une foi générale et tenace, fort rares dans l'Alentejo où, en dehors des églises paroissiales, seules quelques fermes possèdent des chapelles, signe presque toujours de leur ancienneté ou de leur prétention, et nullement d'une foi aujourd'hui refroidie dans le peuple. L'observateur ne peut rester insensible à une différence entre les deux régions que révèlent les empreintes religieuses inscrites dans le paysage : par leur intermédiaire, il peut pénétrer les sentiments qu'elles expriment. Ce qui veut dire : la *religiosité* en tant que phénomène social, peut être l'objet de recherches de corrélations écologiques qui appartiennent à la Sociologie, son expression dans le paysage, c'est-à-dire la façon dont les symboles du sentiment religieux caractérisent certaines régions (de la même façon que le type des maisons ou la forme des champs), appartient au domaine géographique. À une attitude *écologique*, forcément déterministe (dans quelle mesure un certain milieu *explique-t-il* certains traits de comportement social) et imprécise (les corrélations sont complexes aussi bien dans le domaine de la vie matérielle que dans celui des habitudes et du tempérament), s'oppose une attitude *chorologique* qui trouve son point de départ dans l'observation et qui cherche dans les façons de penser et de sentir de l'homme une explication partielle des caractères du paysage qu'il modèle et anime.

Reprenons l'exemple déjà effleuré de Goa, principale ville portugaise au moment de son apogée, dont demeurent seulement aujourd'hui, au milieu d'une palmeraie déserte, les énormes et somptueuses églises. La ville avait tiré avantage de sa situation en marge d'un monde hostile et impénétrable mais dans un lieu central par rapport à l'Océan qu'elle voulait dominer. Par l'intermédiaire d'un métissage réduit, auquel s'opposait le système des castes, compensé par l'assimilation religieuse entraînent celles des usages et des façons de penser et de sentir, se constitua dans la ville et dans les plaines fertiles de sa zone rurale, une société chrétienne d'où l'Inquisition chercha à extirper les traces tenaces de l'hindouisme ancestral. Centre de prosélytisme et d'entreprises d'évangélisation qui sont restées sans suite, les « Vicilles Conquêtes » gardent, dans ce recoin de l'Inde, une ineffaçable marque chrétienne. Face au pays des « gentils » et seulement séparées d'eux par les eaux calmes des estuaires, les églises paroissiales, érigées

parfois sur l'emplacement de temples hindous abattus, dressent comme un défi leurs vieilles façades ; mais une profusion de chapelles rurales, d'ermitages au sommet des collines, de croix aux carrefours des chemins, d'oratoires sur les ponts et les digues qui défendent les rizières, expriment de toute part une foi vive et une dévotion spectaculaire. Les images pieuses dans les maisons pauvres, les oratoires, qui sont parfois de véritables chapelles dans les maisons riches, complètent dans le domaine de la vie intime, cette physionomie chrétienne. Les temples hindous, au contraire, placés auprès des fontaines ou des rivières nécessaires aux ablutions rituelles, se font presque toujours peu remarquer, se dissimulant au milieu des arbres sacrés et se cachant à demi dans le pli de terrain que forme le fond du val.

On sait comment, d'une part, le déclin des navigations portugaises coïncidant avec l'apparition de puissants rivaux : les Hollandais et les Anglais, d'autre part l'avènement de l'empire marathe encerclant vers la terre le territoire exigü des Vieilles Conquêtes, obligea les Vice-Rois à élargir leurs possessions jusqu'à une frontière naturelle — le rebord des Gathes — pour constituer autour d'elles une zone de sécurité, en garantissant à la population hindoue le respect de sa religion, de ses us et coutumes et même, en grande partie, de son organisation féodale. Les Nouvelles Conquêtes, malgré une pénétration facilitée par la coexistence pacifique de deux mondes opposés, sont demeurées en grande partie fidèles à la tradition hindoue.

C'est donc surtout le pays christianisé il y a quatre siècles et demi qui donne à la physionomie de Goa son originalité : ces « témoignages extérieurs du catholicisme joints aux influences de la culture latine qui s'est ici enracinée » que le géographe allemand Krebs s'étonna d'y rencontrer quand il y arriva venant de l'intérieur de l'Inde.

En 1950 les chrétiens formaient 60% de la population des Vieilles Conquêtes et 15% de celle des Nouvelles Conquêtes. Ils forment aussi le noyau principal des émigrants de Goa qui, avec presque 100,000 personnes éparpillées à travers l'Inde, le Pakistan, le golfe Persique, l'Afrique orientale et l'ensemble du monde portugais, donnent à cette parcelle de terre un rayonnement inattendu. Mais d'autres éléments d'opposition existent entre le lambeaux de terre portugaise conquis en premier lieu et profondément assimilé et celui qui ne fut occupé que plus tardivement et discrètement : 59% de la population se presse sur 22% du territoire¹⁸ dans les Vieilles Conquêtes où sont situées les quatre villes goanaises, sans compter les ruines de la vieille capitale, avec 441 habitants au kilomètre carré, contre 79 dans les Nouvelles Conquêtes. Mais, d'autre part, dans le pays chrétien, à côté de plateaux de latérite quasi stériles, s'étendent de vastes plaines alluviales cultivées en rizières et en palmeraies, qui assurent le revenu de riches communautés villageoises, alors que, dans le pays hindou, les forêts couvrent un relief plus mouvementé et qu'on pratique sur ces terrains pauvres culture itinérante et pâturage extensif. Les plaines de culture, plus réduites, y sont moins convoitées par la caste supérieure, à laquelle on doit le plus souvent l'organisation des communautés villageoises, remplacées ici par un

¹⁸ Goa : environ 3,500 km² et 550,000 habitants.

système féodal avec prestation personnelle de services à une caste d'origine militaire.

Le contraste, créé en grande partie par l'organisation du territoire autour de la ville de Vieille Goa, consiste essentiellement dans le degré d'occupation des deux zones ; mais l'élargissement des vallées qui entaillent le rebord montagneux et qui viennent former au long des estuaires de vastes plaines alluviales propres à la culture, est le fait naturel qui a permis d'arriver dans la région littorale à une organisation intégrale de l'espace et à une forte densité de la population. L'une et l'autre assuraient la prospérité de Goa (grande ville soumise à la domination musulmane au moment de la conquête) et celle-ci, de son côté, provoquait dans sa banlieue une occupation agraire plus intense. Passées sous la domination portugaise, ces terres « extrêmement fertiles et réputées les meilleures du Konkan » assurèrent aux nouveaux seigneurs et à la population locale convertie et enchaînée à leur destin, une base de subsistance. Au milieu de l'hindouisme indifférent ou hostile le pays chrétien se couvrit d'une profusion de symboles de la religion nouvelle. Une croyance étrangère développa, dans ce petit recoin de l'Inde immense, des racines profondes qui étonnent dès l'abord l'observateur le plus superficiel. Ce qui signifie qu'un élément de civilisation, importé de loin et transplanté de force, s'acclimata si bien que le paysage devait l'accepter comme un de ses traits les plus significatifs. Goa est d'ailleurs un démenti formel à la légitimité de la recherche d'une quelconque corrélation écologique des sentiments religieux. Le hasard (ou le cours) de l'histoire devait amener trois grandes religions à entrer ici en contact. Le Christianisme arrêta la progression de l'Islam, mais l'un et l'autre, avec leur monothéisme abstrait, devaient laisser intact un monde rural attaché à la tradition d'une croyance naturaliste qui voit dans chaque arbre, dans chaque fontaine ou dans chaque pierre, la représentation ou l'idée d'un dieu puissant et protecteur.

Il n'existe donc pas une Géographie du sentiment religieux, mais seulement un élément religieux qui peut prendre une place plus ou moins importante entre les faits de civilisation qui modèlent la physionomie d'une région. La civilisation est une création de l'homme et comme telle, elle fait partie de ses moyens techniques aussi bien que du monde de ses idées, sentiments et désirs, puisque, comme l'enseignait Leite de Vasconcellos¹⁹ avec un simple bon sens « toutes les manifestations de l'activité vitale de l'homme, sauf les manifestations physiologiques, dépendent de son psychisme : par exemple, la culture d'un jardin, la préparation d'une bouillie, la confection d'un paletot ». La part de ce complexe patrimoine qui s'inscrit dans la terre appartient au domaine du géographe, l'observation du paysage doit le révéler ; la nécessité d'une description explicative allant au fond des choses peut entraîner le géographe à pénétrer dans ce monde spirituel qui n'est pas le sien ; car le point de départ de ses enquêtes, le terrain où il a appris à se mouvoir avec assurance, le domaine qu'il embrasse en établissant ses corrélations, celui qui anime la couleur de ses descriptions, ce sont les *lieux*, les *régions*, les *espaces*, les marques visibles par lesquelles, sur la face de la terre, depuis un demi-million d'années de son histoire géologique, l'homme inscrit les victoires de

¹⁹ *Etnografia Portuguesa*, vol. I, Lisbonne, 1933, p. 2.

sa volonté et de son intelligence. Vidal de la Blache délimita avec raison le seul domaine sûr de nos recherches en écrivant que la Géographie humaine est « une science des lieux, non des hommes ». C'est par l'étude de leurs variétés, de leurs ressemblances, de leur originalité locale ou de leur extension, qu'on s'élève à l'homme, cet agent puissant qui, comme le climat et le relief, modèle les paysages terrestres.

X. LES LIMITES DE L'INTERPRÉTATION

La recherche des corrélations entre les œuvres humaines et leur cadre terrestre, la force incontestable de certains milieux qu'on peut opposer à la vigueur de certaines civilisations, encore augmentée en ce qui concerne la nôtre par une capacité d'invention jusqu'alors insoupçonnée, ne conduisent pas à une solution définitive de la querelle déterministe, aussi vieille que la science elle-même. La Géographie, placée entre l'Histoire naturelle et l'Histoire humaine (au sens rénové de compréhension de l'homme de toujours), participe du caractère de ces deux sciences, où la description l'emporte sur l'interprétation, où une classification des faits se dégage de leur rapprochement, où les ressemblances de formes suggèrent des analogies de structure engendrées par des fonctions semblables, mais sans atteindre la plupart des problèmes d'origine. On sait *comment*, on ignore *pourquoi*. Alors que la Géographie physique, ainsi que les diverses sciences de la Nature, entrevoit dans l'expression mathématique et dans l'application des méthodes d'analyse de la Physique et de la Chimie le chemin d'une rénovation (qui, de toutes façons, éloigne souvent les études ainsi conçues de l'optique géographique) on ne voit pas comment la géographie humaine pourrait abandonner ses méthodes qualitatives et sortir de son orientation classique qui prend comme base l'observation, s'aide de quelques précisions statistiques, fonde sa description explicative sur les rapprochements et les enchaînements, cherche des corrélations entre l'homme, le sol qu'il foule et l'air qu'il respire, en aboutissant à le montrer parfois indépendant et dominateur mais le plus souvent habile dans sa façon d'utiliser les ressources, de tirer parti, de vaincre en s'adaptant, faisant en fin de compte de cette adaptation une de ses armes les plus efficaces.

Y a-t-il une géographie humaine propre à chaque milieu ou propre à chaque domaine de civilisation? C'est là le problème essentiel et, ainsi schématiquement formulé, la plupart des géographes auront tendance à répondre négativement à la première question et affirmativement à la seconde. Mais certains milieux assurent la persistance de leurs modes de vie traditionnels et la civilisation, « clef de l'explication géographique », porte aussi en elle l'empreinte du milieu où elle est née et où elle a fait ses premiers pas — même celle qui, au cours de l'histoire, a acquis le plus d'indépendance et d'ubiquité.

L'homme — que la civilisation actuelle tend à transformer toujours davantage en citadin, en concentrant dans un espace exigü local de travail, « dortoirs » et lieux de rencontre et de divertissement, en contraignant les gens à des déplacements rapides et disciplinés, en exigeant dans le travail toujours plus d'efficacité et toujours moins d'*inspiration*, en imposant une diète uniforme dans l'alimentation et une mode tyrannique pour l'habillement, en organisant, selon

les meilleures règles, vacances et distractions elles-mêmes, — vit en grande partie dans un milieu qu'il a lui-même créé; la campagne, les plages, la montagne, dans la mesure où ils constituent les lieux où la ville vient prendre l'air en été, acquièrent le même visage collectif qui caractérise les foules dans notre civilisation. La promiscuité avec le voisin inconnu, les lumières et le bruit, semblent être la seule ambiance que supportent les gens des villes et où ils se sentent bien.

Pour le Sociologue, il est certain que ces « communautés » formées occasionnellement par la réunion d'inconnus liés par une forme d'activité collective, constituent un champ de recherches attirant. Mais pour le Géographe, la plus grande partie des paysages qu'il lui appartient de décrire et d'interpréter sont constitués ou bien par les vastes unités naturelles qui ont conservé inviolée leur originalité : la forêt tropicale, le désert, la steppe, la toundra . . . , ou bien par ce monde complexe qui, dans les vieilles civilisations rurales apparaît chargé de traditions et qui s'explique par des racines plongeant dans un passé souvent plus ancien que l'histoire : la *campagne*. C'est au moyen des techniques rurales que l'homme a remporté sa première victoire durable dans l'organisation intégrale de l'espace ; à l'échelle du globe, si les régions urbaines et les concentrations industrielles rassemblent le plus de gens et de travail, si un puissant système de communications enserme la terre dans un réseau d'autant plus serré que sont plus élevés la densité de population et le potentiel économique, c'est à travers les paysages ruraux, de ce vêtement de cultures ajusté aux inégalités du relief et inséparable des conditions climatiques, que s'exprime l'humanisation du globe, l'ancienne, intense et constante intimité entre l'homme et la terre. Placé dans son milieu artificiel, l'homme des villes s'éloigne toujours davantage de cette intimité qui apparaît à la plupart comme une survivance d'un passé prêt à s'éteindre. Mais le géographe qui escalade si souvent un sommet pour découvrir l'ensemble d'un paysage, a besoin aussi d'une ample perspective pour apprécier l'action de l'homme sur la terre. En dépit de leur triomphante extension à l'ensemble du monde, on a vu comment la moitié de l'humanité et les trois quarts de la surface des continents vivent en dehors du domaine de l'énergie mécanique et de la grande industrie moderne. C'est en dehors et au-dessus de leur propre civilisation que doivent se placer les esprits réfléchis pour comprendre ses limites, au-delà de l'espace où s'accumulent les habitants des énormes villes, en deçà du temps où les inventions récentes ont mis dans la main de l'homme les plus puissants moyens de domination et de destruction. Ce n'est pas sans émotion que, du haut de l'*Empire State Building* — « la plus haute construction élevée par l'homme » annonce-t-on orgueilleusement au visiteur — la vue embrasse l'espace où vivent et travaillent 15,000,000 d'habitants, la plus grande concentration humaine du globe. Mais lorsqu'on compare les images rapportées d'un voyage aux États-Unis, l'immensité de leurs paysages de monoculture et l'incapacité des techniques de labour mécanique à vaincre le moindre accident de relief, qui se couvre, selon son importance, de prés ou de bois, ne laissent pas d'être aussi impressionnants ; et surtout cette sensation d'isolement et d'abandon que l'on éprouve pendant les longs trajets le long de routes où ne chemine pas un passant, à travers des champs sans maisons ou des terres en friches, jusqu'à ce qu'un

cimetière d'autos ou d'autres machines abandonnées au premier signe d'usure, annonce la proximité d'une ville en tous points semblable à celle que l'on avait quittée. C'est le relief, la violence des eaux, la nature du sol, le régime des pluies et des températures qui interviennent comme facteurs déterminant la vocation économique des diverses zones : zone du blé, du coton, du tabac, de la laine. Entre les gigantesques entreprises agricoles où une petite poignée d'hommes, à l'aide de machines, cultivent une région entière, subsistent des zones abandonnées ou inoccupées, des montagnes boisées, des vides humains où règne la nature, résidus paradoxaux échappés à une civilisation asservissante. Et, plus paradoxale encore, dans l'échancrure d'une vallée, surgit une « réserve » d'Indiens qui, pendant l'été, se déguisent avec leurs habits d'autrefois pour exploiter les touristes en leur vendant rafraîchissements et souvenirs et qui, le reste de l'année, cultivent les dernières terres qui leur restent avec les méthodes traditionnelles d'une agriculture de subsistance.

Au-delà de l'ubiquité des formes de la seule civilisation qui soit parvenue jusqu'à ce jour à atteindre une diffusion universelle, existe un monde vieux et divers, où les hommes ont accumulé des expériences, ont accepté la lutte contre le milieu, ont réussi ou ont échoué. Pour comprendre cette diversité, on a cherché d'abord le chemin le plus simple, en confrontant les modes de vie avec les conditions naturelles ; cette phase était inévitable dans le développement des idées en Géographie humaine et c'est à elle qu'on doit ses premiers et décisifs progrès. On a vu ensuite qu'il n'existait pas, entre les œuvres humaines et le milieu, des relations déterminantes de causalité, simples et nécessaires ; on a remarqué que ce milieu lui-même n'est pas seulement ce que la nature offre mais ce que l'homme accepte et transforme, en l'intégrant dans le patrimoine de sa civilisation : lorsqu'il se penche sur le monde, le géographe part d'une conception claire pour aboutir à une interprétation extrêmement nuancée, qui combine avec subtilité les ingrédients physiques et humains, en reconnaissant ici d'incontestables « influences du milieu », en les tempérant là par les ressources d'une civilisation qui impose aux régions le style d'organisation propre à ceux qui les habitent : mais toujours en voyant l'homme les pieds sur la terre, environné de son milieu tellurique, modifiant les données naturelles grâce aux produits de son industrie, « actif et passif à la fois » (Vidal de la Blache), parfois esclave rêvant d'émancipation, parfois seigneur compréhensif et généreux.

Comme dans toutes les sciences humaines, interpréter est moins trouver des relations causales que rapprocher des faits, suggérer des enchaînements et laisser la voie ouverte à la réflexion et au doute fécond. À la précision toujours plus grande qu'atteignent les reconstitutions génétiques de la Géographie physique, la Géographie humaine oppose une espèce d'incapacité à résoudre d'une façon unique son problème fondamental. N'est-ce pas là que réside l'essence même de son contenu, reflet des antinomies et des perplexités de la conduite humaine, hésitant entre la sujétion au corps, dominé par des instincts et des nécessités animales, et ce « souffle divin » qui s'élève à la liberté et à la raison ?

